

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE tg STAN / *Après la répétition*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO

Jeudi 1^{er} novembre 2018 :

France Inter / *Le Journal de 18h* / Amélie Perrier - 18h

Sujet : Franck Verduyssen et Georgia Scalliet interviewé à propos de *Après la répétition* dans la chronique de Stéphane Capron.

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-18h/le-journal-de-18h-01-novembre-2018>

Dimanche 11 novembre 2018 :

France Inter / *Le masque et la plume* / Jérôme Garcin - de 20h à 21h

Sujet : *Après la répétition* de tg STAN. Avec Armelle Hélot, Vincent Josse, Jérôme Garcin et Jacques Nerson.

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-11-novembre-2018>

Dimanche 2 décembre 2018 :

France Inter / *Le Grand Atelier* / Vincent Josse - 15h

Invité : Frank Verduyssen dans l'émission spéciale consacrée à Jane Birkin.

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/le-grand-atelier/le-grand-atelier-02-decembre-2018>

PRESSE

Webtheatre.fr – 29 août 2018

La Terrasse – Septembre 2018

Transfuge – Septembre 2018

Le Figaro – 4 septembre 2018

Sortiraparis.fr – 12 septembre 2018

Libération – 21 septembre 2018

Télérama – du 29 septembre au 3 octobre 2018

Maze.fr – 30 septembre 2018

Franceculture.fr – 20 octobre 2018

Lesinrocks.com – 24 octobre 2018

Unfauteuilpourelorchestre.fr – 26 octobre 2018

Sceneweb.fr – 27 octobre 2018

Publikart.net – 28 octobre 2018

Artistikrezo.com – 29 octobre 2018

Froddydelight.com - 29 octobre 2018

Mediapart.fr - 29 octobre 2018

Les Echos – 30 octobre 2018

Larevueduspectacle.fr – 31 octobre 2018

Sceneweb.fr – 31 octobre 2018

Theatre-en-mots.fr – 31 octobre 2018

Le Figaro – 2 novembre 2018

Lessoiresdeparis.com – 2 novembre 2018

Télérama – du 3 au 9 novembre 2018

L'Humanité – 5 novembre 2018

Le Monde – 5 novembre 2018

Pariscope.fr – 5 novembre 2018

Pasunecritique.wordpress.com – 5 novembre 2018

Les5pieces.com – 6 novembre 2018

Revue-etudes.com – 6 novembre 2018

Artichaut-Magazine.com – 7 novembre 2018

Le Figaroscope – 7 novembre 2018

Les Inrockuptibles – 7 novembre 2018

Iogazette.fr – 7 novembre 2018

L'Obs – 8 novembre 2018

Theatrelle.com – 8 novembre 2018

Marianne.net – 9 novembre 2018

Tsfjazz.com – 12 novembre 2018

i/o Gazette – Décembre 2018

Infidèles / Atelier / Après la répétition

Tout l'automne, et en collaboration avec le festival du même nom, le Théâtre de la Bastille reçoit la fameuse troupe du tg STAN pour trois spectacles autour d'Ingmar Bergman et de la figure de l'artiste.



© Dylan Plasset

Après la répétition, par les flamands du tg STAN.

17 ans que les flamands du tg STAN ravissent le public du théâtre de la Bastille avec leurs créations où le théâtre se fait toujours au présent. Depuis longtemps, ces inventeurs aussi précis que désinvoltes s'ouvrent aux collaborations extérieures, et c'est encore le cas pour ces trois spectacles. Un fil rouge les relie : la figure de l'artiste au travail, à travers notamment celle d'Ingmar Bergman. *Infidèles* retrace le récit d'une infidélité féminine vécue et racontée par l'artiste suédois. *Après la répétition* reprend le scénario d'un téléfilm de Bergman autour de la conversation entre une actrice et son metteur en scène. *Atelier* propose le spectacle sans mot de l'installation d'un atelier de comédien. Une trilogie à ne pas manquer.

Éric Demey

Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette,
75011 Paris.

Infidèles, du 10 au 28 septembre à 20h,
relâche le samedi et dimanche.

Atelier du 1^{er} au 12 octobre à 20h, le dimanche
à 17h, relâche le 4 et le 9 octobre.

Après la répétition du 25 octobre au 14
novembre à 18h ou 19h30. Tél. 01 43 57 42 14.

Atelier

LA SCÈNE WATTEAU / DE ET AVEC MATTHIAS DE KONING, DAMIAAN DE SCHRIJVER ET PETER VAN DEN EEDE

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, Matthias De Koning, Damiaan De Schrijver et Peter Van den Eede interprètent un spectacle original en déployant leur imaginaire à l'ouvrage sur scène.



© Jörn Heijdenrik

Matthias De Koning, Damiaan De Schrijver et Peter Van den Eede font visiter l'atelier de leur imaginaire.

« Les artistes ont quelque intérêt à ce que l'on croie à leurs intuitions subites, à leurs prétendues inspirations ; comme si l'idée de l'œuvre d'art, du poème, la pensée fondamentale d'une philosophie tombaient du ciel tel un rayon de la grâce », disait Nietzsche. À contrario de cet adage, Matthias De Koning, du Maatschappij Discordia, Damiaan De Schrijver, du tg STAN, et Peter Van den Eede, du collectif de KOE ont imaginé un spectacle qui donne à voir l'atelier du comédien, le lieu de fabrication de son art et de sa pratique.

Magie du dévoilement

« Qu'est-ce qu'être assis sur une chaise ? Et qu'est-ce qu'un comédien qui marche ? Certes, c'est un homme qui marche, mais

dans le contexte de la représentation, c'est quoi ? », demande Damiaan De Schrijver. La scène prend la forme d'un chaos primitif dont l'organisation apparaît au fur et à mesure de la représentation, comme le tableau naît sous le pinceau, comme la sculpture surgit du marbre. Ce spectacle sans mots montre ce qui se passe dans la tête des acteurs et offre un intense moment de poésie allié à une audacieuse exploration des arcanes de l'art de jouer.

Catherine Robert

La Scène Watteau, place du Théâtre,
94130 Nogent-sur-Marne.
Les 27 et 28 septembre 2018 à 20h30.
Tél. 01 48 72 94 94.

L'atelier de l'acteur

Les **Tig STAN** reviennent sur la scène du théâtre de Bastille, dans le cadre du festival d'Automne, avec un travail centré sur **Ingmar Bergman**. Plongée dans une compagnie centrée sur le jeu de l'acteur. PAR **ALICE ARCHIMBAUD**

À quoi joue l'acteur ? Au jeu de l'amour et des déboires, comme la jeune Anna dans *Après la répétition*, rêvant avec son metteur en scène à une liaison possible et des déceptions certaines ? Au jeu de la trahison, comme la Marianna de *Infidèles* ? Ou simplement à raboter des planches ou à manger des pommes de terre, comme les trois hurluberlus d'*Atelier*, comédiens en liberté au milieu d'un joyeux désordre de suspensions, de tuyaux et d'objets ? Du moins essai toujours au centre, l'acteur, moteur de tout, orchestrateur de l'ordre et du désordre. Rien d'étonnant à cela puisque le collectif belge **Tig STAN** s'est construit sur ce principe : débarrasser le plateau de la figure écrasante du metteur en scène pour faire du théâtre un face-à-face entre le comédien et le texte. Tout se construit en collectif et à l'horizontale, les mots au cœur et le plateau pris à bras le corps.

L'amour des taxiaux

Jolente De Keersmaecker, Damiaan De Schrijver, Frank Vercrussen et Sara De Roo : les quatre se sont rencontrés au conservatoire d'Anvers au milieu des années 1980 et ont fondé une compagnie, joyeusement collaborative et explicitement anti-étiquettes (**STAN**, ou *Stop Thinking About Names*). Un collectif à géométrie variable, où les projets se gèrent à deux ou à quatre et souvent en compagnonnage avec d'autres artistes. Et il leur en faut, du monde, car ils montent à foison. En flamand, en français et en anglais. Du répertoire (Molière, Strindberg, Tchekhov, Diderot, Gorki, Ibsen...) et des créations originales. L'un n'excluant pas l'autre, puisque les travaux des **STAN** sont toujours faits de montages et de métissages, dérobant partout les sources de leur inspiration. Pour seule bousoille, l'amour des textes. Seul impératif pour être un auteur : qu'il «ajoute quelque chose à notre vérité comme société, qu'il partage sa connaissance de l'être humain, son indulgence et sa sévérité», dit Frank Vercrussen. «Que ces gens-là puissent nous aider à trouver ou à sauvegarder notre humanité. Qu'il s'agisse d'un scénario, de théâtre ou de littérature, c'est presque anecdotique, du moment que le plateau est un bon médium pour le faire entendre». Poursuivant une longue histoire d'amour

avec le Festival d'Automne et le Théâtre de la Bastille, qui les accompagnent depuis près de vingt ans, les **STAN** offrent cette année une moisson à l'image de leur électricité : outre la reprise du Quartet d'Heiner Müller, à Pompéïou en fin d'année, ils présentent à la Bastille une création originale en forme d'*Atelier*, et non pas un mais deux hommages à Ingmar Bergman.

Et côté Bergman, les **STAN** n'en sont pas à leur coup d'essai. Après *Scènes de la vie conjugale* en 2014, ils sortent des cartons un scénario beaucoup moins connu du grand maître, avec la complexité de la compagnie de Roovers. Et pour cause, Bergman ne l'a jamais porté à l'écran : c'est Liv Ullmann, sa muse et ancienne compagne, qui signa la très belle réalisation de *Infidèles* en 2000. Comme souvent chez Bergman, une très belle figure féminine et une histoire de déchéance conjugale : Marianna est mariée à Markus, mais tombe un jour, brutalement et sans raison apparente, sous le charme de son ami David. Un vaudeville qui tourne rapidement au tragique : divorce, déchirements juridiques autour de la garde de l'enfant, désillusion progressive des amants, détruits par l'ex-mari fou de rage. Un étrange texte, où Bergman se met lui-même en scène, en vif écrivain isolé sur l'île de Farö, dialoguant avec le personnage de Marianna, qui lui confie ses déboires et ses échecs. Une mise en abyme que les **STAN** ont poussée, en «épique» le scénario d'*Infidèles* d'extraits de l'autobiographie du cinéaste, *Laterna magica*.

Le procédé accentue le parallèle avec *Après la répétition*, que Frank Vercrussen porte à la scène avec la complexité de Georgia Scalliet, jeune sociétaire de la Comédie-Française. Un dialogue aussi magnétique que désespéré entre un metteur en scène et son actrice qui se guettent, se tournent autour, se racontent seulement l'histoire d'une passion possible qui ne se jouera que dans les mots. Deux mises en scène marquées par la signature des **STAN** : plateau noir et dépourvu, minimalisme des costumes et des décors. La force de la dramaturgie réside dans la confrontation des interprètes, qui fait entendre superbement le texte, sans jamais gommer les trébuchements et les erreurs liés au jeu dans une langue étrangère. Il ne s'agit pas, ici, d'adapter le



Georgia Scalliet et Frank Vercrussen

medium cinéma aux exigences du plateau, mais plutôt de transmettre puissamment un texte : «C'est l'écrivain Bergman qui est notre point d'appui, moins le réalisateur», dit Frank Vercrussen. L'occasion de rendre Bergman à toute sa complexité, en le tirant, aussi, dans ses retournements comiques : «Bergman est un de ces gars qui a une connaissance énorme de l'humanité, et qui maîtrise parfaitement cet équilibre entre légèreté et gravité, comédie et tragique, au même titre que Tchekhov, Schizler ou Bernhardt, et beaucoup plus que Lars Noren par exemple. Le plateau permet de remettre en question ce cliché qui voudrait que Bergman, c'est lourd, c'est sérieux, c'est psychologique».

Plus loin de Bergman mais toujours sur la scène de la Bastille, un drôle d'*Atelier* se construit, en collaboration avec deux compagnies aux noms fleuris : les hollandais Maatschappij Discordia et les belges de KOE.

INVIDIBLES

D'Ingmar Bergman, **Tig STAN** 7 et 8 novembre, 31 août & 7 septembre, Dramaten, Stockholm, du 10 au 28 septembre au Théâtre de la Bastille. Le 10 janvier au Théâtre de la Bastille. Le 15 janvier au Théâtre Studio d'Alphaville, Les 8 & 9 février au Théâtre Jubilee d'Amsterdam. Du 20 novembre - Marseille. Du 20 novembre au Théâtre LES 25 d'Amsterdam. Les 25 & 27 février au Théâtre de la Bastille. Les 28 & 29 mars au CMC d'Orléans. Du 3 au 5 avril à la Comédie de Bohème.

APRÈS LA RÉPÉTITION

Ingmar Bergman, Tig STAN, Du 25 octobre au 14 novembre au Théâtre de la Bastille.

ATLÈRE

Tig STAN / KOE / Maatschappij Discordia, Les 17 et 28 septembre à La Scala, Milan. Du 19 juillet-août au Théâtre de la Bastille. Du 18 octobre au 17 octobre, Amsterdam. Du 20 novembre au 14 au 17 avril à la Comédie de Bohème.

QUARTETT

Heiner Müller, Anne-Thérèse de Keersmaecker / Risco / Tig STAN, Du 28 novembre au 1^{er} décembre 2018 au Centre Pompidou. Du 5 décembre au 8 décembre, Théâtre Estimote Toulouse. Du 11 décembre au 13 décembre, Teatro Nacional D. Maria II, Lisbonne. Du 23 janvier au 28 janvier, Kaaitheater, Bruxelles.

Georgia Scalliet, tout feu, tout flamme

FIGURE DE LA RENTRÉE Sociétaire de la Comédie-Française, aussi belle que talentueuse, elle joue cette saison William Shakespeare salle Richelieu, Ingmar Bergman à la Bastille et même Federico Fellini au Vieux-Colombier.

ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

Au repos, son beau visage classique et grave, son regard songeur inspirent calme et volupté. Mais est-elle jamais au repos, Georgia Scalliet ? L'iris scintille d'un feu intérieur que rien ne semble devoir apaiser. Jamais la même, jamais sur les mêmes chemins, toujours à l'aventure. Elle est une artiste rare, très imaginative, profonde et légère, irrésistible.

Elle est entrée dans la troupe de la Comédie-Française en septembre 2009. Elle avait à peine 23 ans. Alain Françon, qui avait été son professeur à l'Ensatt (École nationale supé-

rieure des arts et techniques du théâtre, à Lyon), avait suggéré son engagement à Muriel Mayette. Il montait *Les Trois Sœurs* de Tchekhov. Il la voyait en Irina. Elle eut le Molière de la révélation.

Georgia Scalliet a grandi à Dijon. Dans sa famille, on adore Caubère, mais on ne va pas tellement au théâtre. Elle devine tout enfant qu'il y a là quelque chose... Un stage à Pernand-Vergelesse, patrie de Jacques Copeau, la confirme dans son intuition. Belgique, États-Unis (sa maman est américaine), Grande-Bretagne, elle suit des enseignements très ouverts.

Le théâtre, c'est sa voie, sa vie. Depuis près de dix ans, elle n'arrête pas, ne se contentant jamais de ce qui est tout tracé.



Georgia Scalliet (Wendla Bergmann) dans *L'Éveil du printemps*, à la Comédie-Française, en avril dernier.

Elle passionne les metteurs en scène, et son intelligence et sa sensibilité illuminent des personnages, des auteurs très di-

vers. Tchekhov, Molière, Racine, mais aussi Hugo, Feydeau, Goldoni, Marivaux, Andersen, Wedekind, comme

Dea Loher ou Botho Strauss. À la Colline, dirigée par Alain Françon, elle a été l'énigmatique Marie Steuber de *Grand et petit*.

Une pièce qui subvertit l'ordre social

Shakespeare est fait pour elle. Anne Page des *Joyeuses Com-mères de Windsor*, Cressida dans *Troilus et Cressida*, la merveilleuse Miranda de *La Tempête*, à chaque fois elle est éblouissante. Dans *La Nuit des rois* ou tout ce que vous voulez, retour au titre complet par la plume d'Olivier Cadiot, elle est Viola qui prend l'habit d'un homme et, sous le nom de Cesario, trouble chacun, tandis qu'elle recherche son jumeau Sébastien. C'est la première mise en scène de Thomas

Ostermeier salle Richelieu. Elle est grisée par ce « cadeau d travesti », bouleversée par l'exigence en acte. On redécouvre la magie d'une pièce qui subvertit l'ordre social et « pose la question du genre ». Première le 22 septembre.

En même temps, elle sera au Théâtre de la Bastille, où elle retrouve sa famille d'adoption le tg Stan. Face à Frank Ver-cruyssen, elle est Anna dans *Après la répétition* d'Ingmar Bergman, qu'ils avaient créé à Toulouse, il y a plusieurs saisons, et qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de reprendre à Paris. Et ce n'est pas tout : en mars, elle s'embarque, avec Marie Rémond, pour *Le Voyage de G. Mastorna*, ou le film impossible de Federico Fellini. Au travail ! ■

Sortiraparis.com- 12 septembre 2018



APRÈS LA RÉPÉTITION AU THÉÂTRE DE LA BASTILLE



©Dylan Piaser

Le Théâtre de la Bastille accueille une nouvelle fois le tg STAN cette saison, et présente du 25 octobre au 14 novembre 2018 "Après la répétition" d'après le film du même nom de Ingmar Bergman, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

Ce qu'il y a de plus intéressant avec le théâtre, c'est aussi, et peut-être même surtout, ce qui se passe derrière, dans les coulisses, les raisons et les mystères de la création. La compagnie flamande le **tg STAN**, partenaire on ne peut plus fidèle du **Théâtre de la Bastille**, présente sa deuxième production de la saison avec **Après la répétition**, un spectacle créé d'après le film d'**Ingmar Bergman** sorti en 1984. Au plateau, **Frank Verduyssen**, bien sûr, qui donne la réplique à la comédienne **Georgia Scalliet** de la Comédie-Française, qui a su, en un rien de temps, se faire connaître de tous.

La pièce, montée comme un huit clos, suit le dialogue ciselé entre un metteur en scène de talent, Henrik Vogler, et sa jeune actrice fétiche, qu'il met en scène dans sa toute dernière création, *Le Songe* d'August Strindberg. Cette pièce, il la connaît bien : il l'a montée avec la mère d'Anna, une femme qui est décédée aujourd'hui mais qu'il a tant aimée. C'était il y 23 ans, l'âge exact d'Anna aujourd'hui...

Infos pratiques :

Après la répétition, au Théâtre de la Bastille du 25 octobre au 14 novembre 2018.

Tarifs : de 17 à 27€

Réservations : 01 43 57 42 14

Marianne S.

Dernière modification le 12 septembre 2018

THÉÂTRE D'AUTOMNE

VENREDI 21 SEPTEMBRE 2018

Libé

Le 14 septembre, lors d'une répétition de la pièce *Infridèles* tirée d'un scénario de Bergman par le collectif De Roovers. PHOTO CYRIL ZANNETTACCI POUR LIBÉRATION

La rentrée théâtrale est rythmée par plusieurs adaptations de l'œuvre du réalisateur suédois, dont celles du collectif flamand Tg STAN. «Libération» se penche aussi sur «la Nuit des rois» par Thomas Ostermeier et «Sambasô» de Hiroshi Sugimoto.

Bergman, la scène refait le film

THÉÂTRE D'AUTOMNE



Infidèles du collectif Tg STAN et de la compagnie De Roovers. Dans le scénario dont la pièce est tirée, le nom de Bergman est associé à un personnage de dramaturge cherchant à

La façon dont le cinéaste suédois joue sur la frontière entre fiction et réalité, acteurs et personnages, ne pouvait qu'attirer les metteurs en scène de théâtre. Les collectifs belges Tg STAN et De Roovers ainsi que Julie Deliquet, avec la troupe de la Comédie-Française, ont plongé.

Dans le puits sans fond bergmanien



définir une héroïne. PHOTO STEF STESSEL

Par
GUILLAUME TION

Après le printemps Claude Debussy, voici l'automne Ingmar Bergman. Le dramaturge et cinéaste suédois bénéficie pour le centenaire de sa naissance d'une inflammation d'hommages. L'amateur ne les trouvera pas sur les plateformes de téléchargement, des profondeurs desquels son œuvre est quasi absente, mais au cinéma – où une dizaine de ses films ressortent – et, surtout, au théâtre. Du Bergman, oui, mais scénique. La vogue de présenter sur des planches ce qui était filmé sur des plateaux n'est pas neuve (lire *Libération* du 28 octobre 2016) mais elle revêt, concernant Bergman, un sens particulier tant son travail s'interroge sur le sens et la nature de la représentation. Comment aborder un auteur à l'œuvre aussi enchevêtrée ? *Avec Bergman, c'est simple : on plonge dans un puits sans fond*, entend-on. Alors plongeons.

Dans le cadre du Festival d'automne, le collectif flamand Tg STAN propose deux œuvres de l'homme de Fårö : *Après la répétition et Infidèle*. Cette dernière, écrite par Bergman sous la forme d'un scénario en 1997, a ensuite été réalisée par une de ses actrices et ex-compagnes, Liv Ullmann. Bergman n'y joue pas mais son nom est associé à un personnage de dramaturge cherchant à définir une héroïne. Sur la scène du Théâtre Bastille, c'est ce à quoi le spectateur assiste dès l'ouverture d'*Infidèles* – car Tg STAN et la compagnie De Roovers, avec laquelle le collectif a collaboré, ont rajouté un s au titre. Au milieu de meublants discrets (lit, canapé, pupitre) qui serviront à habiller certaines scènes, les comédiens s'adonnent d'abord à la construction d'un personnage, celui de Marianne (interprétée par Ruth Becquart). Quel est son caractère ? Quelles sont ses origines ? Ils construisent ensuite un environnement. Un mari. Un ami. Puis un désir. Pour l'ami. Un inceste. Et entament alors, portés par les caractères de ces protagonistes qui n'existaient pas il y a un instant, une chute vertigineuse jusqu'à un point qui découlerait de s'unir à quiconque. Cela s'appelle un divorce, une rupture, un effondrement radical des sentiments dont Bergman trie les débris au scalpel. « *Il a vraiment le talent de comprendre parfaitement la nature humaine et traduire cette connaissance en dialogues* », sourit Frank Vercruyssen (l'amant).

« **Cruels** », Bergman lui-même ne l'écrit pas différemment dans son autobiographie, *Laterna Magica* : « *J'ai le don de me représenter la plupart des situations existant dans la vie, je branche mon intuition, mon imagination et les sentiments justes affluent, ça se colore, ça s'approfondit* ». Chez lui, la recherche du bonheur insouciant ne dure jamais très longtemps, à l'inverse des blessures que cette recherche engendre. « *Je suis toujours impressionné par la façon dont Bergman combine légèreté, cruauté et autodérision. Il traite de sujets cruels. Nous sommes cruels. Et en même temps, on se marre* », note Vercruyssen, qui compare l'auteur à Büchner ou Tchekhov et qui, avec Tg STAN, a déjà monté une scène de la vie conjugale en 2013.

Manier les extrêmes, Bergman fait aussi cela très bien au naturel. Il se révèle sympathique – « *Dans tous les théâtres où j'ai travaillé un peu longtemps, j'ai eu droit à des cabinets personnels. Ils sont à n'en pas douter mon apport le plus durable à l'histoire du théâtre* ». Mais aussi assassin – « *La belle et géniale actrice a perdu la mémoire et ses dents et elle est morte à 50 ans dans un hôpital psychiatrique. Voilà ce que ça lui a rapporté de vivre sans contraintes* ». Il étale ses haines mais aussi ses faiblesses avec un jusqu'au-boutisme analytique dont il use aussi dans ses films. Une vie de sentiments à vif, balisée par des crises d'angoisse, d'insomnie et des problèmes de santé chroniques. « *Bergman est fascinant parce que sa personnalité est contradictoire, complexe, mais aussi sans fard* », analyse le comédien flamand. L'auteur a la monomanie de l'infidélité : dès qu'il est en couple, il abandonne femme et enfants et s'enfuit avec sa maîtresse, qu'il délaisse quelque temps plus tard pour recommencer le processus avec une autre. Il pourrait rester célibataire et multiplier les conquêtes, mais il cède toujours à la possibilité de vie partagée dans le cadre du mariage (à cinq reprises), qu'il sait d'expérience se terminer par un échec. Les moments insouciantes des débuts d'histoire semblent l'aveugler.

Il en va de même avec ses protagonistes, dont le parcours d'infidélité au théâtre Bastille est a priori calqué sur la propre vie de Bergman – une fuite adultère à Paris, en 1951, avec Gun, une journaliste qui deviendra sa femme. « *C'est la difficulté : si vous voulez la vérité, ne*

Le film *Infidèle* réalisé par Liv Ullmann. PHOTO CLASSIC / NORDISK FILM & TPOND

demandez pas à Bergman ! ai-je lu quelque part. Son autobiographie est peut-être plus fictive que ses scénarios », explique Frank Vercruyssen. De fait, comédiens et metteurs en scène qui s'emparent de son œuvre ne savent jamais vraiment dans quel monde ils s'aventurent. Marianne, l'héroïne d'*Infidèles*, est elle un personnage original, un avatar de Paula dans *Scènes de la vie conjugale* (dont l'héroïne s'appelle Marianne) ou la transposition fictive de Gun – et si oui jusqu'à quel point ? Quant à la scène affreuse entre le mari trompé (Robby Cleiren) et sa fille (Jolente De Keersmaecker), a-t-elle vraiment existé ? Et pourquoi l'amant force-t-il Marianne à lui expliquer en détail un épisode crucial de l'histoire alors que dans son autobiographie, Bergman avoue lui-même ne rien savoir ? Approcher Bergman, c'est aussi se retrouver devant une forêt hypertextuelle débouchant sur un dédale de souterrains sans issue. Se perdre entre sa bio et ses pièces se révèle aussi plaisant que frustrant.

« *En tant qu'acteurs, Bergman nous nourrit parce que les œuvres sont complexes, que chaque personnage suscite de multiples voies interprétatives* », poursuit Vercruyssen. Durant le travail de répétition, le collectif se retrouve autour d'une table et discute des intentions, en comparant différentes traductions. Jolente de Keersmaecker : « *Cela peut dérailler très vite ! Si l'on n'y prend pas garde, on peut perdre le spectateur, ou alors la pièce peut redevenir une histoire toute simple. Il faut être vigilants car nous sommes dans des registres d'émotions extrêmement fins* ». Dont, sur scène, le collectif se sort à merveille, notamment grâce à la subtilité de leur jeu d'adresse : on ne sait fréquemment pas s'ils parlent aux spectateurs, aux autres comédiens, aux personnages joués par les comédiens ou à tous en même temps. Ce réseau d'apostrophes croisées rend les Tg STAN bergmaniens par nature.

Antre. Monter Bergman, « *c'est s'interroger sur la nature des protagonistes, mais aussi sur sa propre place* », analyse Julie Deliquet, qui mettra en scène un *Fanny et Alexandre* à la Comédie-Française en février prochain. Pour la metteuse en scène, la problématique du rideau est toujours soulevée : de quel côté se trouve-t-on ? Dans ce roman testamentaire de Bergman, devenu série télévisée transformée en film, les parents des deux enfants sont comédiens. Deliquet accroche son travail à cette aspiété : « *Cela m'a donné envie de montrer ce qu'est une troupe comme celle du Français* ». Mais aussi son antre, non pas le Théâtre dramatique royal de Stockholm jadis dirigé par Bergman, mais la salle Richelieu à Paris : « *Tout est griffé ici. On dirait qu'il y a eu des lions en cage. Je veux mettre la scène à*

nu avec des gens qu'on ne devrait pas voir. Que fait une troupe quand on ne la voit pas ? » C'est son rapport avec la tribu théâtrale que Deliquet met en avant : son *Fanny et Alexandre* se déroule à l'issue d'une représentation à laquelle les comédiens ont participé. « *Ils porteront des costumes, mais on ne sait pas si ce sont ceux de la pièce qu'ils viennent de jouer ou si, comme dans Fanny et Alexandre, nous sommes au début du siècle dernier* ». Deliquet fait donc elle aussi du Bergman : « *Je me reconnais dans Fanny et Alexandre. Mais d'un autre endroit* ». Celui placé à l'envers. ◀

TG STAN INFIDÈLES (avec DE ROOVERS) jusqu'au 28 septembre, et **APRÈS LA RÉPÉTITION** du 25 octobre au 14 novembre, théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'automne à Paris. Rens. : <https://www.festival-automne.com/>

FANNY ET ALEXANDRE ms Julie Deliquet, à partir du 9 février à la Comédie-Française.

De la toile aux planches, suite...

Que ceux qui ne savent choisir entre cinéma et théâtre se rassurent : les adaptations de films ne manqueront (toujours) pas cette rentrée. Pour Bergman, nous avons failli oublier *les Analphabètes*, libre adaptation de *Scènes de la vie conjugale* au TGP à Saint-Denis à partir de février. Le Suédois adorait Tarkovski et Fellini, qui tous deux déambulaient dans leurs rêves ? La Comédie-Française nous révélera avec l'adaptation d'un scénario légendaire jamais filmé par le maestro italien : *le Voyage de G. Mastorna*, mis en scène par Marie Rémond, à partir du 28 mars. Au Théâtre Bastille, à Paris, c'est de Visconti et de son *Désert rouge* que s'inspirent Daria Deflorian et Antonio Tagliarini pour *Quasi Niente*, du 23 au 31 octobre (Festival d'automne). Visconti, encore et toujours, à l'honneur d'une reprise de ses *Damnés* par Ivo Van Hove à la Comédie-Française le 20 mars, avant de poursuivre une tournée internationale à Londres en juin. Enfin, Isabelle Adjani, après une première à Namur en février, débutera le 7 mars au Quai d'Angers la tournée française des coproducteurs de la mise en scène par Cyril Teste d'*Opening Night* de John Cassavetes. **G.T.**

PLUS POPULAIRE QUE JAMAIS

« C'est une renaissance ! » Depuis les États-Unis, le Suédois Jan Holmberg, directeur de la Fondation Ingmar Bergman, laisse éclater sa joie. « A New York comme à Londres, Rome ou Vienne, l'intérêt qui s'exprime pour Bergman est extraordinaire. Certes pas seulement

la preuve de sa célébrité. Onze ans après sa mort, on sent une énergie nouvelle, on voit beaucoup de jeunes gens. C'est la plus belle célébration qu'on puisse imaginer. » Un élan de vitalité pour un monument du cinéma qui aurait eu, cette année, 100 ans. Rétrospectives, documentaires, expositions et même un spectacle de danse (*Dancing with Bergman*, au Théâtre des Champs-Élysées, en juin dernier) fêtent sa mémoire en le remettant en pleine actualité. La fondation qui porte son nom gère ses archives et les droits de ses œuvres et espérait un joli effet centenaire. Il est colossal.

Mais toute l'histoire de Bergman n'est-elle pas qu'une série de coups d'éclat ? Ses films rassemblent une collection de plans devenus iconiques, parce qu'ils ont laissé s'engouffrer l'audace pour créer des chocs inoubliables. Dans *Monika* (1953), la jeune Harriet Andersson regarde soudain la caméra et le spectateur droit dans les yeux. Dans *Le Septième Scanzu* (1957), la Mort entre en scène : inspirée par l'artiste médiéval suédois Albertus Pictor (1440-1509), cette apparition marque formidablement les esprits. Comme les visages des deux héros de *Persona* (1966), rapprochés-opposés dans des gros plans qui imposent un nouvel art de la composition. Et comme les décors rouge sang de *Crès et chuchotements* (1972), qui élèvent le cinéma intimiste à une dimension tragique.

Bergman accroche le regard, le saisit, le réveille. A la Svensk Filmindustri, le studio qu'il emploie à partir de 1945, il n'a qu'une envie : sortir du cadre imposé. Pour *La Prison* (1949), il imagine un générique inédit : un travelling tourné dans une rue de la vieille ville de Stockholm, sur lequel il superpose sa propre voix qui énonce les noms des comédiens et des techniciens. Prenant ses aises avec le style des années 1940, il met le cinéma sur le chemin de la modernité.

Par Frédéric Straus
Photo Irving Penn

Son métier de réalisateur, il le conçoit comme celui d'un inventeur de visions : il veut porter l'étendard de la créativité et soulève dans son sillage la Nouvelle Vague. Truffaut cite *Monika* dans *Les quatre cents coups* (1959), Godard reprend le regard caméra dans *A bout de souffle* (1960) et le générique parlé de *La Prison* dans *Le Mépris* (1963). Puiser des idées de cinéma chez le maître suédois devient un exercice infini, qu'il s'agisse de lui rendre hommage, de le citer ou de le parodier. Son plus fameux admirateur, Woody Allen, le salue sur tous les tons, de la comédie (*Guerre et amour*, 1979) au drame (*L'incertaine femme*, 1988). Dans un film de Le-louch, *Robert et Robert* (1978), Jacques Villaret singe drôlement *Crès et chuchotements*. Quant à la Mort du *Septième Scanzu*, on la revoit partout et à toute époque, chez les Monty Python (*Le Sens de la vie*, 1983), aux côtés d'Arnold Schwarzenegger (*Last Action Hero*, 1993) et jusque dans les films en liberté de la génération YouTube.

Dans le ciel changeant du cinéma, l'astre Bergman est un repère qui irradie sans fin. Et son œuvre, un voyage pour toutes les générations de cinéastes : il y a quelques mois, François Ozon faisait miroiter le souvenir de *Persona* dans un clip de Françoise Hardy (*Le Large*), et, cet été, Mia Hansen-Løve a tourné *Bergman Island* sur l'île de Fårö, refuge secret et dernière demeure du maître. A la Femis, la plus prestigieuse école de cinéma en France, le directeur des études, Frédéric Papon, voit « cette figure tutélaire impressionnante » comme un fantôme qui traverse les films des jeunes réalisateurs que forme l'école : « Bergman fait partie de leur inconscient. Son empreinte sur la cinéphilie est si forte qu'on peut la reconnaître aujourd'hui encore dans l'envie de prendre des risques, la passion pour le travail avec les comédiens, le choix des cadres et l'attention aux visages. Son influence n'est pas évoquée directement, car il reste très intimidant, mais il est présent. »

Ce fantôme bienveillant, l'écrivain et cinéaste marocain Abdellah Taïa (*L'Armée du salut*, 2014) l'a rencontré pendant une nuit d'angoisse, à Paris, en 2003. Réveillé par un sentiment de panique, il allume la télévision : sur le petit écran, une jeune femme cherche, entre grâce et souffrance, une élévation, peut-être divine, dans *A travers le miroir* (1961)... « J'ai été sauvé par ce film », raconte Abdellah Taïa. « J'ai découvert un artiste qui nous guide dans nos combats intérieurs et nous permet d'affronter notre vérité. Bergman compte énormément pour moi, par-delà ce que j'écris et »

A VOIR
Ingmar Bergman.
L'essentiel :
une rétrospective en vingt films, en salles à partir du 26 septembre.

Intégrale
à la Cinémathèque française, à Paris, jusqu'au 11 novembre.
Bergman, une année dans une vie, documentaire de Jane Magnussen. En salles.

A la recherche d'Ingmar Bergman, documentaire de Margarethe von Trotta. En salles.

« Bergman l'essentiel », Coffret dix films en DVD, 2 octobre, Studio Canal.

« Les passions de Bergman »
Coffret huit films en DVD, 2 octobre, Studio Canal.



Ingmar Bergman par Irving Penn (1964). « Il faut être inconscient ! » disait-il à Olivier Assayas en 1990.

Rétrospectives, expositions... Ingmar Bergman n'a jamais été aussi présent. Son art de filmer l'intime et sa lucidité acide sont pour la jeune génération une inépuisable source d'inspiration.

THE IRVING PENN FOUNDATION



Magnusson décrit un créateur dont l'extraordinaire force de travail se mua, avec le temps, en écrasante démonstration de force. « La Stuedé n'avait jamais eu un artiste de cette envergure et sans doute n'en aura-t-elle jamais un autre. Bergman pouvait donc tout se permettre. Grâce à lui, beaucoup de comédiens (Harriet Andersson, Bibi Andersson, Liv Ullmann, Max von Sydow...) sont devenus très célèbres, mais il en a entraîné d'autres. On devrait être capable de le célébrer tout en le considérant avec un point de vue critique, comme il la ditailleurs souvent fait en écrivant sur lui-même. » S'il a exercé tout l'empire de son talent, c'est, en effet, sans jamais se laisser statuer ni prendre la pose du génie. Rencontre, au printemps 1990, Olivier Assayas, alors jeune cinéaste, pour un livre d'entretiens. Il lui donne ce conseil : « Il faut être inconscient. Si vous êtes conscient, la beauté vous échappe, elle disparaît de votre œuvre. Du point de vue des émotions, vous devez être cohérent. C'est interdit de ne pas

L'HOMME DE THEATRE

Membre fondateur du collectif Ig Stan, Frank Verucysson présente cet automne au Théâtre de la Baetille deux spectacles inspirés d'ouvrages d'Ingmar Bergman (*Mifidèles*, jusqu'au 28 septembre, et *Après la répétition*, à partir du 25 octobre). Il nous dit son rapport à l'homme de théâtre.

« Bergman doit beaucoup à ses collègues auteurs dramatiques et il a travaillé toute sa vie avec des gens de théâtre. Il était conscient que ses dialogues n'étaient pas seulement des véhicules pour des images sur l'écran, qu'ils pouvaient être dits sur un plateau. Chez lui, c'est l'écriture qui se préférait : on peut discuter de tel ou tel film, avoir des doutes, mais si on creuse ses écrits, il n'y a rien à redire. Je me suis beaucoup disputé avec lui, le temps de mes recherches : il est autocrate, directif, méchant. Son approche du théâtre est très différente de la nôtre : c'était quand même le grand chef qui avait préparé sa mise en scène, phrase par phrase, qui enseignait à ses comédiens. Et, en même temps, qui se plaignait quand ils étaient trop dociles ! Mais j'ai aimé me disputer avec lui, comme quand on se dispute avec Molière en créant *L'Avare*. Bergman était très amoureux des grands classiques, mais il a aussi créé des textes d'écrivains suédois des années 1940 et 1950. Jusqu'à ses dernières mises en scène, à 80 ans, il a essayé au théâtre beaucoup de choses révolutionnaires, risquées, sur un plan esthétique. Il était toujours en relation directe avec les rôles de femmes et avec celles qui les incarnaient. Et les femmes ne se taisaient pas, même si on trouve parfois des répliques un peu machistes. Dans le documentaire *Liv & Ingmar* (de Dheeraj Akolkar, 2013), Liv Ullmann raconte ses côtés méchants, possessifs, mais aussi son amour énorme. Elle pouvait toujours l'insulter sur l'écran grâce aux dialogues qu'elle avait reçus de lui. » *Propos recueillis par A.F.*



À VOIR

Exposition «Bergman, la suite», sur l'influence du cinéaste, du 19 octobre au 6 janvier 2019 à l'Institut suédois, Paris 3^e.

Après la répétition, de la vie conjugale et *Sonate d'automne* deviennent des classiques de la scène, comme *Fanny et Alexandre*. « Bergman est maintenant placé à la même hauteur que les grands auteurs scandinaves, on parle de lui comme on parle de Strindberg, Ibsen ou, plus près de nous, Lars Norén », dit le directeur de la Fondation Bergman, qui décrit un auteur très soucieux de ses effets littéraires, y compris dans ses scénarios. Cet écrivain qu'il était également, auteur d'une magnifique autobiographie (*Laterna magica*, Folio), le cinéaste l'a pourtant remis dans l'ombre, quitte à déloger son propre travail. L'important n'était pas d'être reconnu pour ce talent-là : c'était de vivre l'écriture, fermement de tout son cœur, comme une passion. En toute liberté. ●

Fanny et Alexandre, du 16 juin 2019 à la Comédie-Française, Paris 1^{re}.



théâtre de marionnettes et les lanternes magiques (manière vive de *Fanny et Alexandre*, 1982 à l'ère du cinéma numérique, dont il fit l'expérience pour son dernier film, *Sarabande* (2003). Cinéma, télévision, théâtre, il est l'homme de toutes les représentations, de toutes les mises en scène.

Mais il est aussi le paraisan, imployable et sans égal, de la lucidité, dont il fait son scalpel dans l'étude des relations humaines et des rapports amoureux. Même quand il accepte de tourner des comédies, comme *Sourires d'une nuit d'été* (1955), il ne peut s'empêcher d'y livrer des vérités tranchantes sur les hommes, les femmes et leur manège. Sa façon d'aborder le couple hors des conventions psychologiques fera de ses *Scènes de la vie conjugale* (1973) un phénomène de société. Il en devint un lui-même en mettant sa vie personnelle par-delà les modèles de son époque : presque autant que ses films, ses divorces à répétition (il a été marié cinq fois), dès le début des années 1950, feront sa célébrité. Aimer ou créer, il fait tout sans limite. Et veut tout mettre en scène, son dialogue avec Dieu, son roman familial, sa vie intime : avec son exigence de vérité et sa maîtrise des artifices, rien ne l'arrête.

Fasciné par la puissance de son art, Bergman a-t-il fini par s'en griser ? Dans le documentaire qu'elle lui a consacré, *Bergman, une année dans une vie*, la Suédoise Jane

« LE MOT QUI ME VIENT, C'EST "IRRÉMÉDIABLE" »

des choses à se dire...Le mot qui me vient à l'esprit en pensant à Bergman, c'est "irrémédiable". Il a vraiment inventé ça au cinéma. Un homme ou une femme se disputent, les mots fusent. Nous, spectateurs, pensons : "Non, ne dis pas cela, parce que ça sera irrémédiable." Mais les mots sont prononcés. Et l'action s'enclenche à partir des mots. *Scènes de la vie conjugale* est le summum de cette figure : la scène de rupture entre Liv Ullmann et Erland Josephson y est terrible. Je différencie Bergman de Pialet, qui est aussi un cinéaste aimant bien les

choses irrémédiables. Chez Pialet, il y a l'idée, comme chez Céline, que les sentiments laids sont le fin mot de l'homme et de la femme, qu'ils sont le moment de vérité où tout s'éclaircit. Chez Bergman, les sentiments dont on a peur, les sentiments bas, sans noblesse, sont juste une partie de la vie. Il les accepte. Son humanité lui permet de les embrasser : ils sont sans gloire, mais un être humain, c'est ça aussi. »

Propos recueillis par Aurélien Ferrucci.
Une version longue de ce témoignage est disponible sur Télérama.fr.

« ce que j'ai envie de filmer : c'est l'homme que je suis qui est entré en contact avec lui. Cette expérience a été d'autant plus forte qu'on n'avait bien mis dans la tête, pendant ma jeunesse au Maroc, dans les années 1980, que les films de Bergman n'étaient pas faits pour tout le monde, et certainement pas pour des gens pauvres comme nous l'étions. Son univers était trop cultivé, trop lointain. En réalité cet homme du Nord s'adresse aux gens du Sud et de partout ailleurs : il parle de l'être humain à tous les êtres humains. »

Trouver un tel écho était-il son but ? Superstar discrète, Bergman ne confessa jamais des rêves de rayonnement universel. Pourtant, le directeur de la Fondation Bergman en est persuadé : « Il voulait toucher un public large, être populaire, avoir un impact sur la vie des gens. » Le cinéma le fascina, d'ailleurs, avant tout par sa puissance : l'auteur du *Septième Scanz* s'émervillait lui-même qu'il soit possible de faire jouer à un acteur le rôle de la Mort et que les specta-



teurs en soient saisis comme si tout était vrai. Il consacra à ce pouvoir de l'artifice tout un film, l'impressionnant *Le Vésage* (1958) : l'histoire d'un groupe de notables rationalistes qui veulent exposer au grand jour la charlatanerie d'un magicien et se retrouvent sous son emprise. L'art des illusionnistes domine le monde de Bergman, qui en retrace l'évolution : avec lui, on passe d'une enfance marquée par le

De gauche à droite : Cécile et cluchorements (1972), (1966) Monika (1963) et *Le Septième Scanz* (1957).

L'Agendart – Poupée, démons et princesse

DÉR/CHLOÉ BRAZ-VIEIRA, DIANE LESTAGE ET ALIZÉE BOURGEOIS

Avec L'Agendart, la rédaction Art de *Maze* vous propose tous les quinze jours une sélection de cinq événements à ne pas manquer à Paris, en région et ailleurs.

Théâtre – *Atelier* et *Après la répétition* du Tg STAN au Théâtre de la Bastille

Bien que les représentations du magnifique *Infidèles*, spectacle tiré du film du même nom scénarisé par Ingmar Bergman et réalisé par sa compagne Liv Ullman, viennent de s'achever, la compagnie néerlandaise Tg STAN continue son occupation du Théâtre de la Bastille. Du 1^{er} au 12 octobre, en collaboration avec les compagnies de KOE et Maatschappij Discordia, les trublions de Tg STAN présenteront *Atelier*, une pièce sur le travail (parfois très concret) du comédien sur scène. Et puis, à compter du 25 octobre, retour à Bergman avec *Après la répétition*. Montée comme un duo, la pièce fait s'affronter un metteur en scène et son actrice qui se trouve être la fille d'un de ses anciennes conquêtes qu'il avait dirigée dans le même rôle vingt ans plus tôt... *Après la répétition* sera l'occasion d'approcher de plus près la merveilleuse Georgia Scalliet dont la présence est généralement limitée aux planches de la Comédie-Française, institution dont elle est sociétaire.

Atelier, du 1^{er} au 12 octobre, 1h40 et *Après la répétition*, du 25 octobre au 4 novembre au Théâtre de la Bastille (Paris 11ème) . 1h15. <http://www.theatre-bastille.com/>



ART ET CRÉATION

PLAN LARGE par [Antoine Guillot](#)

LE SAMEDI DE 14H00 À 15H00

Jia Zhang-ke : "Nous avons choisi Pingyao pour rappeler le lien entre le cinéma et la vie, entre la création et un lieu de mémoire"

20/10/2018

Recommandations de Plan Large

Le spectacle [Quasi niente \(Presque rien\)](#) d'après *Le Désert rouge* de Michelangelo Antonioni par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini se joue du 23 au 31 octobre au Théâtre de la Bastille et le spectacle [Après la répétition](#) d'après Ingmar Bergman mis en scène par le collectif flamand tg STAN, se joue du 25 octobre au 14 novembre, relâche les 29, 30, 31 octobre et 5, 8 novembre au Théâtre de la Bastille.

Les 4 spectacles à ne surtout pas manquer cette semaine

24/10/18 17h58

Rubrique hebdomadaire du 24 au 30 octobre

***Après la répétition*, un spectacle de TG Stan**



PAR
Fabienne Arvers

Toujours au théâtre de la Bastille et toujours dans le cadre du festival d'Automne à Paris (du 25 octobre au 14 novembre), TG Stan présente son troisième projet, *Après la répétition*. Un spectacle qui réunit deux acteurs : Frak Vercruyssen, acteur et fondateur de la troupe TG Stan et Georgia Scalliet, jeune et très talentueuse comédienne de la troupe de la Comédie-Française qui va passer quelques semaines à courir le soir du théâtre de la Bastille où elle joue à 18h *Après la répétition* au Français pour rejoindre les acteurs de *La Nuit des rois* de Shakespeare, dans la réjouissante mise en scène de Thomas Ostermeier. *Après la répétition* s'inspire du scénario d'un téléfilm de Bergman sorti en 1984 où l'on assiste au dialogue entre un metteur en scène célèbre, Henrik Vogel, et une jeune actrice, Anna, qui joue l'un des premiers rôles de sa nouvelle pièce, *Le Songe* d'August Strindberg. Une situation classique... Certes, mais le piment de l'affaire réside dans le fait que ce fameux metteur en scène avait déjà monté cette pièce, vingt ans plus tôt, avec Raquel, la mère d'Anna, dans le même rôle. Raquel, aujourd'hui décédée, et qu'il avait aimée. C'est comme ça le théâtre, il lui faut toujours prélever son pesant de vécu...

Unfauteuilpourlorchestre.fr - 26 octobre 2018

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Après la répétition, d'après Ingmar Bergman, de tg STAN, Théâtre de la Bastille

Oct 26, 2018 | Commentaires fermés sur Après la répétition, d'après Ingmar Bergman, de tg STAN, Théâtre de la Bastille



© Dylan Piaser

fff article de **Nicolas Brizault**

Après la répétition. Une pièce créée par Frank Wedekind des tg STAN (travaillant depuis 17 ans avec le théâtre de la Bastille), et Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie Française. Tous deux ont repris et travaillé en 2013 le scénario de Bergman, **Après la répétition**, sorti en 1984. On y est plongés dans les échanges entre Vogler, un grand metteur en scène qui reprend cette pièce qu'il avait déjà présentée, 23 ans avant, mais alors avec la mère de Laura, décédée maintenant.

Vogler et Laura parlent, mentent, jouent, s'aiment et puis non, et encore si, pour voir, sentir, tenter, vivre ? Pendant un peu plus d'une heure, on est dans la pièce, cachés quelque part, on écoute nous aussi, on essaie de saisir, de comprendre ce que tous deux échangent, et puis on s'abandonne, suivant le flot surprenant qui nous entraîne. Un homme et une femme, des années de différence, des « places » différentes elles aussi, le metteur en scène et l'actrice pas encore sûre d'elle, ou trop, qui sait ? L'un manie l'autre et vice-versa. On parle boulot, de maman, la garce, qui a heureusement passé l'arme à gauche, et puis... sexe, non seulement ça, mais aussi cette envie surprenante qui tourne autour, un rien de vérité, allez savoir, on s'aime, on s'aime pas, le sexe c'est juste pour rire ? Des mots, des mots, et des gestes minuscules, enfin pas très grands, un jeu entre Vogler et Laura qui nous laisse paotois.

Mais l'étouffement est bien loin, il s'agit là de mille questions qui voltigent, on ne comprend rien ? on est en plein dedans ? que vais-je écrire dans cet article ? Oui, on est face à une subtilité si simple qu'on peut se sentir perdu, porté, tout bêtement plongé dans ces échanges qui mot à mot fabriquent, montent, de la légèreté, vous savez cette petite chose si rare, aux éclats parfois quasi invisibles, ceux que l'on rate en passant trop rapidement devant. Frank Wedekind et Georgia Scalliet sont des lapidaires, et travaillent sur une pierre précieuse fantastique, du Bergman quoi.

Du léger, du violent retenu. Sur scène, des tensions que l'on fait semblant de ne pas reconnaître, ou que l'on utilise pour s'avouer l'inverse. Et la mère morte, le petit ami dont on parle, mais juste comme ça, pour faire croire que, pour que tu comprennes, entendes. Ils utilisent leur métier, l'univers du théâtre, les autres, pour tenter sans succès de parler de ce salopard d'amour qui rigole, là, entre eux deux, ou pas loin, mais ici. Un océan d'étrangeté et de vérité que Frank Wedekind et Georgia Scalliet remuent devant nous. Comme on souffle sur les pissenlits pour que tout s'efface et rebondisse, puis repousse, refleurisse on ne sait quand. Comme devant un mur sur lequel on écrit des graffiti au lance-flammes. Comme on offre un spectacle comme on dit, une pièce pourquoi pas, des mots, de la force. Atteints, on applaudit.



© Dylan Piaser

Sceneweb.fr - 27 octobre 2018

sceneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

/ critique / Face à face bergmamien à couper le souffle

27 octobre 2018 / dans À la une, Paris, Théâtre / par Stéphane Capron



Georgia Scalliet et Frank Vercruyssen © Dylan Piaser

Créé en 2013 au Théâtre Garonne, *Après la répétition* du tg STAN avec Georgia Scalliet et Frank Vercruyssen est programmé au Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'Automne. Un face à face exceptionnel entre une étoile montante de la Comédie-Française, et l'un des plus grands comédiens de la scène européenne.

Ingmar Bergman aurait eu 100 ans cet été. Le Festival d'Automne lui a rendu hommage en présentant un cycle de pièces produites par la compagnie belge tg Stan qui s'achève avec *Après la répétition*. Lors de la création à Toulouse, la pièce était présentée en diptyque avec *Scènes de la vie conjugale* avec **Ruth Vega Fernandez** (la pièce avait déjà été programmée au Théâtre de la Bastille). Pour cette adaptation du téléfilm du maître suédois, tg STAN a fait le choix de faire jouer les deux rôles féminins par une seule comédienne. Georgia Scalliet est à la fois Anna Egerman et sa mère, Rakel, décédée. Deux actrices à plusieurs années d'intervalle, face au même metteur en scène Henrik Vogler interprété par Frank Vercruyssen.

Pour le grand public Bergman est le réalisateur de chef d'œuvres du cinéma. Mais lui se voyait avant tout comme un homme de théâtre. Sa passion était d'écrire pour les comédiens des dialogues vifs, aiguisés, des phrases courtes comme dans la vraie vie. Un matériau fantastique pour le théâtre de tg STAN qui excelle dans l'art de ne pas jouer. Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française, est remarquable dans cette confrontation face à Frank Verduyssen, passant du rôle d'Anna à celui de Raquel, avec une aisance incroyable. Anna est une jeune comédienne fougueuse, Raquel est perturbée, dans un état psychologique fragile, exprimant ses doutes sur ses capacités à jouer.

Que se passe-t-il après les répétitions : du théâtre, encore et toujours ? Bergman ne peut dissocier les deux dans ce huis-clos intime, où la passion entre le metteur en scène et la comédienne se construit peu à peu. Entre la création de la pièce et son arrivée à Paris, il s'est passé le phénomène meétoo. Impossible de ne pas y penser en regardant la pièce. D'ailleurs les deux comédiens se sont aussi posés la question de la représentation de cette histoire d'amour. Mais on est bien loin ici des horreurs vécues par les comédiennes qui dénoncent les agressions sexuelles dont elles sont les victimes. L'attirance d'Anna pour Henrik est réelle. Lorsque les deux personnages évoquent le producteur baveux de la pièce qu'ils répètent, Frank Verduyssen fait une mimique de dégoût. On a tous compris à qui il fait référence.

On se délecte pendant la pièce des pensées de Bergman sur le théâtre expliquant qu'il n'y a que deux types de comédiens: "ceux qui sortent et ceux qui rentrent". Quand à sa vision de la représentation théâtrale, elle est on ne peut plus simple, elle repose sur trois piliers: "*la parole, le comédien, le spectateur*". Malin, le grand metteur en scène qu'il était avait choisi de ne pas se mettre en avant !

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

“Après la répétition” ou le théâtre de la vie selon Bergman

Par Amaury Jacquet - Oct 28, 2018



“Après la répétition” D’Ingmar Bergman / Tg STAN, photo ©Dylan Piaser

“Après la répétition” ou le théâtre de la vie selon Bergman

Fervent admirateur de **Bergman**, le **Tg STAN** revisite le célèbre téléfilm du maître à l’empreinte éminemment théâtrale. Et explore, avec force, cette parole intranquille à la lucidité implacable et l’humour grinçant, qui creuse les rapports humains entre fiction et authenticité, sincérité et artifice, attraction et manipulation.

“Après la répétition” met en scène cette ligne ténue entre réalité et imaginaire où comment le théâtre et la vie se confondent et se répondent dont **Bergman** n’a eu cesse de sonder cet enchevêtrement et de mêler ainsi vie intime et fiction.

Devant nous, un metteur en scène pour qui le théâtre est l’essence même de sa vie et son actrice principale, dont la mère a entretenu une relation amoureuse destructrice avec lui.

Une mise en abîme du théâtre

Pour lui, le monde de l'illusion et de la fiction sont bien réels. Car c'est par le théâtre qu'il ressent ses désirs les plus profonds, qu'il exorcise ses peurs, qu'il voit naître ses nouveaux amours, et qu'il se sépare de ses anciennes relations.

Et une répétition car une fois de plus, Vogler met en scène *Le Songe de Strindberg*, pièce impossible à monter ; une fois de plus, le voici confronté à une jeune actrice (ce fut d'abord la mère puis aujourd'hui la fille) dont il pourrait tomber amoureux.

Un face à face percutant

Un va-et-vient entre réminiscence du passé et instant présent, où deux comédiennes -la mère et la fille- éprouvent une attirance pour le metteur en scène.

S'engage alors entre eux un face à face percutant, entre règlement de compte et intime confession.

Chacun se provoque à coup de mensonges et se séduise à force d'imagination. Lorsque Hendrik évoque sa mère disparue, Rachel – avec laquelle il entretenait une relation adultère – l'actrice minée par l'alcool et l'angoisse fait son apparition, telle un spectre du passé. Elle confronte Hendrik à sa lâcheté et à ses hésitations durant les années de leur relation.

Puis, le dialogue reprend avec Anna qui lui annonce qu'elle est enceinte et souhaite abandonner son rôle. Voyant sa réaction indignée, elle lui avoue qu'elle a avorté et qu'elle voulait seulement le tester. Tous deux imaginent alors comment ils pourraient entamer une relation, et s'inventent la vie qu'ils mèneraient.

Une mise en abîme qui se joue de la frontière entre le réel et la fiction comme du dédoublement des protagonistes et de leurs intentions où se font jour les rapports de force et de séduction, l'intranquillité des sentiments et leur ambiguïté.

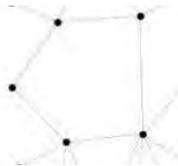
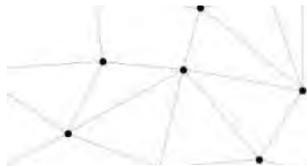
Et dans cette histoire sur le théâtre et son débordement intime, les deux comédiens sont exceptionnels de naturel et d'intensité.

L'actrice, jouée par **Georgia Scalliet** de la Comédie-Française à l'affiche également de [La Nuit des rois](#) ou [Tout ce que vous voulez](#), porte en elle toutes les angoisses et les tourments de sa relation toxique avec sa mère mais aussi les blessures intimes de cette dernière qu'elle interprète aussi, tandis que **Frank Vercruyssen** est ce metteur en scène habité corps et âme par son art.

INFOS

Dates : du 25 octobre au 14 novembre 2018 | **Lieu** : [Au Théâtre de la Bastille](#) (Paris)

Metteur en scène : Tg STAN | **Avec** : Georgia Scalliet et Frank Vercruyssen



Après la répétition de Bergman : un grand cru de tg STAN au Théâtre de la Bastille



Hélène Kuttner

29 octobre 2018



De ce scénario d'Ingmar Bergman tourné par le réalisateur pour la télévision en 1984 avec Liv Ullmann, le célèbre collectif flamand fait un spectacle éblouissant, simplissime et très bien interprété. Georgia Scalliet, jeune actrice de la Comédie Française, et Frank Verduyssen jouent alternativement Anna, la jeune comédienne, sa mère Rakel, face à Vogler, le metteur en scène âgé. Aux frontières entre la fiction et le réel, on se sait plus où on est.

Une plongée dans l'univers du théâtre

Ce qu'il y a de saisissant dans ce dernier spectacle des tg STAN, c'est qu'ils appliquent à la lettre les principes mêmes qui fondent la cohérence de leur travail depuis plus de vingt ans, la destruction de l'illusion théâtrale et l'absence de conventions, à un metteur en scène et cinéaste, Ingmar Bergman, dont l'éthique radicale était justement de dépouiller le jeu d'acteur de tout artifice, pour en extraire la sève et faire de l'art avec de la vie. C'est donc à une véritable leçon de théâtre que le spectateur assiste en pénétrant dans la salle du haut au Théâtre de la Bastille, où le metteur en scène Vogler (Frank Verduyssen) se tient, après une longue séance de travail sur « Le Songe » d'Ibsen, une oeuvre impossible à monter, alors que la jeune Anna s'apprête à le revoir sous prétexte qu'elle a oublié son bracelet.

Réel ou fiction ?

Telle est la question, car la salle est éclairée par des néons de tous côtés et nous, spectateurs, avons un peu l'impression d'être des voyeurs d'un rendez-vous improvisé dans toute son intimité. Robe légère et gilet noir banal, sans maquillage, Georgia Scalliet est telle qu'en elle-même, fragile et forte à la fois, face à Frank Vercruyssen qui ne tente pas d'imiter Bergman. Il est beaucoup plus jeune, et la conversation qui va se nouer entre eux deux obéit à une fluidité, un naturel beaucoup plus évidents, beaucoup plus actuels. Devant l'écran blanc du décor, un simple bureau et des vêtements suspendus à un portant basique. De quoi parlent-ils ? De tout et de rien, de l'art dramatique et de la vie. Ils badinent, plaisantent, se rapprochent, l'ironie est palpable chez le metteur en scène qui regarde la jeune fille d'un oeil gourmand, tout en avouant avoir derrière lui quelques heures de vol et une connaissance amoureuse des acteurs.



©Dylan-Piaser

Désir et possession

Le texte de Bergman est saisissant d'intelligence. Il analyse de manière chirurgicale les ambivalence entre l'art et la vie, le jeu social et le jeu théâtral, le désir et la volonté de séduire. La jeune actrice séduit le vieux metteur en scène, sa spontanéité, sa fragilité l'émeuvent, il est ce Pygmalion qui la fera sortir d'elle-même. Vampire démoniaque et salvateur, le metteur en scène plonge dans sa vie amoureuse pour en saisir la vérité et le mensonge, pour mieux lui faire comprendre que l'art dramatique ne se satisfait d'aucun compromis. Et quand, comme par un tour de magie, Georgia Scalliet se métamorphose en Rackel, la mère du personnage, une actrice alcoolique et nymphomane, brisée par la vie et le manque de travail, égocentrique, pitoyable, l'illusion théâtrale est saisissante, on bascule soudainement dans un autre épisode, un flash-back qui devient par la magie de la comédie un présent vivant et bouleversant. De fait, Bergman adorait les acteurs, et les actrices, avec lesquelles il entretenait souvent des relations amoureuses. Les deux comédiens ici sont éblouissants de vérité, tout en conservant une légèreté, une décontraction dans leur jeu qui ressemble à la vie.

Hélène Kuttner



Comédie dramatique d'après le scénario époyme de Ingmar Bergman conçue et interprétée par Georgia Scalliet et Frank Vercruyssen.

Dans "*Après la répétition*", biodrame dans "la grande famille du théâtre" sous obédience shakespearienne - le monde entier *est un théâtre dont les hommes ne sont que les acteurs* - qui multiplie les mises en abîme, Ingmar Bergman dissèque la superposition et la confusion de sentiments érigées en processus ritualisé du moteur de la création.

Et ce, avec l'ambivalence du rapport entre metteur en scène et actrice, qui passe quasi obligatoirement par la séduction sexualisée, mais dans une configuration qui ajoute un élément d'ambiguïté supplémentaire.

En effet, elle place un metteur en scène dans une situation quasi-analogue à celle vécue vingt ans auparavant. Après une répétition de la pièce "Le Songe" de Strindberg, la jeune comédienne prometteuse en charge du rôle principal, qui revient sur le plateau pour entreprendre une "danse" de séduction-manipulation, est la fille, à la ressemblance troublante, d'une actrice qu'il a aimé et dirigé dans le même rôle de cette pièce-fétiche qu'il reprend régulièrement.

Frank Vercruyssen, de la Compagnie flamande tg Stan et Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française, se sont investis dans cette partition qui s'avère également une ode au théâtre et aux comédiens, pour délivrer ce huis-clos intense naviguant à vue entre réel/réalité/fiction, vie privée/vie professionnelle et personne/personnage.

Ils incarnent, lui, l'homme sur la défensive sans trop jouer sur la posture infatuée du metteur en scène, elle, la comédienne borderline, douloureuse entre la haine-amour d'une mère actrice déchue et l'attirance pour la figure paternelle, le directeur déique qui pourrait être son père biologique, qui se confrontent et s'affrontent entre tensions et silences sous l'ombre du passé et du fantôme de la mère.

Tous deux délivrent une éblouissante prestation qui ressort au théâtre vivant en train de se faire, comme si les mots s'écrivaient à l'instant où ils sont prononcés, dans lequel se retrouve la marque de fabrique du tg Stan, et l'essence du théâtre, selon une réplique du texte, un miracle qui résulte de la réunion de trois éléments "un acteur, une parole et un spectateur."



Tg STAN: «Après la répétition» ou l'amour et après

29 OCT. 2018 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Suite et fin provisoire de l'histoire d'amour entre le tg STAN et Ingmar Bergman : une adaptation du film « Après la répétition ». Dit autrement, après « Mademoiselle Else », Frank Vercruyssen dialogue avec une autre jeune actrice, non plus maison mais venue de la Comédie-Française, Georgia Scalliet. Étonnant et éblouissant.



Frank Vercruyssen dans "Après la répétition" © Dylan Piaser

Dans l'histoire du tg STAN que l'on suit en France depuis *Les Antigones* en 2001, déjà au Théâtre de la Bastille et au Festival d'automne, le spectre des textes est infini (de Jean Anouilh à Ingmar Bergman, d'Anton Tchekhov à Yasmina Reza), le nombre d'acteurs variable, mais on y retrouve toujours avec plaisir un ou plusieurs des trois fondateurs : Jolente de Keersmaecker, Damiaan De Schrijver et Frank Vercruyssen. Le comédien est l'alpha et l'oméga des spectacles du tg STAN, un comédien débarrassé de tous ses oripeaux, un comédien qui ne fait pas l'acteur, qui ne se la joue pas. Mais comment parler de ça ?

Mademoiselle Else

Récemment, une fois encore, j'ai tenté de cerner ce point central et mystérieux à propos d'*Infidèles*, le premier des trois séjours du côté d'Ingmar Bergman que nous offre cette année le tg STAN (lire [ici](#)). Toute tentative de parler du jeu si particulier des comédiens dans un spectacle du tg STAN est forcément voué à l'échec : on ne cerne pas l'incernable.

Voici le troisième et dernier opus *Après la répétition* d'après le film éponyme réalisé pour la télévision par Ingmar Bergman en 1984. Une histoire de théâtre comme les aimait le réalisateur suédois et comme les adorent les piliers flamands du tg STAN (Stop Thinking About Names). Frank Verduyssen peut-être encore plus que les deux autres. Il n'est jamais si à l'aise, jamais si lui-même peut-être, que lorsqu'il fait face à une jeune actrice comme dans l'inoubliable *Mademoiselle Else* avec Alma Palacios. C'est le cas ici, tout aussi inoubliable, avec Georgia Scalliet. Mais comment parler de leur duo, de leur mano à mano ? Cet article est voué à l'échec, mais continuons.

Le film de Bergman s'ouvre sur le gros plan d'un homme âgé, assis et assoupi sur la scène d'un théâtre. C'est Henri Vogler, un metteur en scène renommé, interprété par le grand Erland Josephson. Il nous parle doucement en off, d'une voix toute intérieure, de son âge, de sa fatigue. La répétition est achevée depuis longtemps, il dit aimer s'attarder dans le théâtre vide parmi dans le décor de la pièce, *le Songe* de Strindberg fait lui même avec les restes d'autres décors comme il le dira plus tard : « le fauteuil de Nora » (*La maison de poupée* d'Ibsen), « la table de *Platonov* » (de Tchekhov), « les chaises du *Songe* » (ce n'est pas la première fois qu'il monte la pièce de Strindberg).

Mademoiselle Anna

Entre une jeune actrice (rôle tenu par Lena Olin) habillée de rouge, elle joue la fille d'Indra dans *Le songe*, elle se prénomme Anna, elle dit avoir oublié un bracelet, elle s'attarde. Elle a vingt trois ans et trois mois, le même âge que celui d'une des filles de Vogler. Ce dernier était ami avec le père d'Anna et il avouera sans mal à la jeune actrice avoir été amoureux de sa mère Rakel, elle-même actrice, un amour, dit-il, resté platonique. S'en suit une belle conversation sur le théâtre, la vie, l'amour, le jeu.

Second mouvement : entre une autre femme, les cheveux mouillés (il pleut dehors), le visage marqué, c'est Rakel (Ingrid Thulin). D'un plan à l'autre du film, on se retrouve dans le même décor plus de vingt ans auparavant. Rakel est ivre, Vogler est son amant mais leur liaison est comme à bout de souffle et Rakel n'est plus la comédienne qu'elle fut (« la première pendant vingt six ans »). Vogler s'éloigne d'elle tout en pensant à elle chaque jour, lui assure-t-il. Elle veut faire l'amour avec lui depuis qu'elle est arrivée, il promet d'aller la rejoindre chez elle. Dans certains plans on voit, Anna, la fille de Rakel, gamine de huit-dix ans, assise sur le canapé du décor, habillée de rouge. S'en suit une âpre conversation sur la fin des choses, leur dépérissement, le désamour. Rakel sort.

Troisième mouvement : on se retrouve avec l'Anna du début et le vieux Vogler qui pourrait être son père. Le bracelet n'était qu'un prétexte, c'est pour lui qu'elle est venue, pour cet homme usé et ce metteur en scène génial dont elle caresse furtivement le visage. Elle le met à l'épreuve en disant qu'elle est enceinte, tout s'écroule. Mais c'est un demi mensonge puisqu'elle dit avoir avorté. Tout redevient possible. Il lui avoue alors être amoureux d'elle. Dans un finale éblouissant et bouleversant, ils imaginent l'un et l'autre ce que va devenir leur relation forcément sans grands lendemains. Ils en inventent les étapes, lui plus qu'elle, ils vivent un peu ce qu'ils imaginent. Après la fin de leur histoire, ils se voient un soir, dînant à trois avec Johan le compagnon d'Anna qui sera devenu sans doute son mari. « Et nous parlons de la situation du théâtre qui est exécrationnel » dit Vogler. Il rit, se tait, puis ajoute : « voilà ce que ça aurait été ». Et Anna de (se) demander : « Est-ce que ça aurait été si mal ? ». Vogler ne le pense pas. Les cloches sonnent. Anna songe alors qu'elle a oublié une répétition à la radio. Elle prend son sac et sort. Vogler reste seul dans le théâtre. »

Le spectacle du tgSTAN, cosigné par les deux acteurs, Franck Verduyssen et Georgia Scalliet, est présenté comme étant « d'après *Après la répétition* ». Il y a à cela plusieurs raisons outre le fait que le film multiplie les gros plans mais aussi les champs-contre champs ce que le théâtre ne permet pas.

Pas si vieux que cela

Par sa prestance, sa façon de se tenir debout sur scène avant même le début du spectacle (pendant l'entrée des spectateurs, le soir de la première, il inspectait la propreté de la moquette déroulée sur le sol), et l'ironie innée qu'il promène de spectacle en spectacle, Frank Verduyssen rajeunit le personnage de Vogler. Il procède aussi à quelques coupes. Dans la dernière scène est gommé le moment du son de cloches : Anna les entend sonner, Vogler ne les entend pas. Il dit être devenu dur d'oreille avec l'âge, il demande à Anna si elle a remarqué cela pendant les répétitions, « oui, un peu » dit elle. Tout cela est biffé dans le spectacle comme est biffée la dernière phrase du film que dit Vogler en voix off après le départ d'Anna à la radio : « ce qui me préoccupait le plus c'est de ne pas entendre les cloches de l'église ». Dans le spectacle, la relation entre le metteur en scène pas si vieux que cela et l'actrice, jeune mais pas tant que cela, devient moins paternelle (le maître et l'élève), plus sensuelle, plus magnétique, plus joueuse aussi.



Georgia Scalliet dans "Après la répétition" © Dylan Piasek

Mais la plus belle des torsions opérées, c'est d'avoir transformé la scène du passé entre Vogler et Rakel en scène au présent entre Anna (tenant donc le rôle de sa propre mère) et Vogler jouant l'amant de Rakel (ce qu'il fût). Cela se fait d'un coup (de baguette) magique : la comédienne change de chaussures, se verse un grand verre d'eau sur la tête et dit « il pleut ». Cela devient une scène de répétition entre une actrice et son metteur en scène et c'est « après » cette répétition que leur relation s'accomplira vraiment. De la répétition à l'amour. Possible et impossible : « ah si j'avais dix ans de moins » regrette Vogler, réplique écrite par Bergman et dont Frank Verduyssen se moque tout en l'assumant à demi. Sous le titre « Après la répétition » s'en glisse un autre : « Après l'amour ». La pseudo scène de répétition devient vraiment un acte d'amour. Ce tournoiement narratif, c'est le propre du tg STAN, il atteint là un sommet.

De Louvain à la Comédie-Française

C'est la première fois que Georgia Scalliet qui avait débuté sa formation d'actrice en Belgique à Louvain la Neuve et est devenue en 2017 Sociétaire de la Comédie-Française, entre dans l'univers du tg STAN. La novice épouse incroyablement la façon maison d'être sur un plateau. Elle est on ne peut plus à l'aise dans ce qui constitue l'approche tg STANesque des personnages : une apparente décontraction du phrasé et un souplesse du corps ouvrant la voie vers l'infra, le tactile, le furtif, l'insaisissable.

Le générique du spectacle cite trois collaborateurs au façonnage du spectacle dont deux collaboratrices : Alma Palacios (la partenaire de Frank dans *Mademoiselle Else*) et Ruth Vega Fernandez. Ces deux actrices, Georgia Scalliet et une quatrième actrice Pauline Moulène, ont créé ensemble un collectif le LIV, qui avait brièvement présenté un travail autour de *Madame de Sade* de Mishima et des textes de Bergman en 2015 au théâtre de la Bastille lors de la manifestation « Notre temps collectif ». On attend goulûment la suite.

Dans son passionnant livre de mémoires *Materna Magica* (Gallimard), Ingmar Bergman raconte comment, en venant voir un *Misanthrope* à la Comédie-Française, il avait eu la révélation de Molière, un auteur que, jusqu'alors, il trouvait « poussiéreux et sans intérêt ». Molière entra « dans mon cœur en même temps que ses interprètes » écrit-il. Ah s'il avait pu savoir qu'un jour, dans une adaptation réussie de son film « Après la répétition », une Sociétaire de la Comédie-Française serait son Anna et qu'elle porterait le rôle haut et loin, elle serait, ô combien, entrée dans son cœur.

Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'Automne, du 1^{er} au 4 nov et du 9 au 11 nov à 18h, les 6, 7, 12, 13 et 14 nov à 19h30, relâche les 5 et 8 nov. Jusqu'au 14 novembre.

Pays : France
Périodicité : Quotidien
OJD : 122744

IDEES & DEBATS

art&culture

Le grand théâtre des sentiments de tg STAN

Vincent Bouquet
@VincentBouquet

Habitué à travailler avec des collectifs qui lui ressemblent, tels de KOE, Maatschappij Discordia ou de Roovers, tg STAN a, cette fois, fait le choix de

la différence. Inviter un pur produit de la Comédie-Française comme Georgia Scalliet n'avait, a priori, rien de naturel pour la troupe flamande, qui s'est construite jusque dans son nom - STAN est l'acronyme de « Stop Thinking About Names » - dans le rejet des compagnies existantes, des institutions théâtrales et, surtout, de la « tyrannie » des metteurs en scène. Créé en 2013 et repris au Théâtre de la Bastille pour clore le triptyque que le 46^e Festival d'automne à Paris lui a consacré, « Après la répétition » est le résultat de cette subtile alliance des contraires qui sied particulièrement bien à l'étrangeté du texte d'Ingmar Bergman.

Comme souvent chez le touche-à-tout suédois, son scénario, d'abord adapté à la télévision au milieu des années 1980, est construit comme une enfilade de poupées russes dramatiques, de théâtre dans le théâtre dans le théâtre qui, à force de s'enchevêtrer, provoque un certain vertige. Dans ce moment post-répétition, où le célèbre metteur en scène Henrik Vogler et sa jeune comédienne fétiche Anna se retrouvent pour échanger sur « Le Songe » d'August

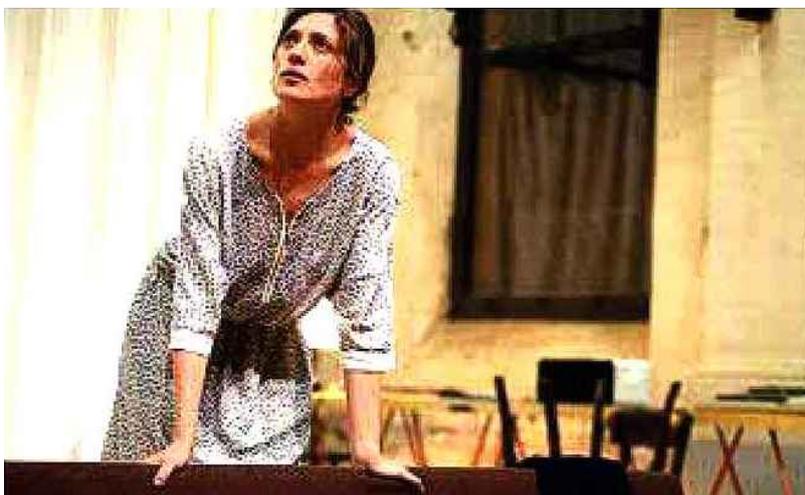
THÉÂTRE
Après la répétition
d'après Ingmar Bergman,
Mise en scène tg STAN.
Paris, Théâtre de la Bastille
(01 43 57 42 14). Festival
d'automne. Jusqu'au
14 novembre. 1 h 15.

Strindberg qu'ils sont en train de créer, Bergman se plaît à brouiller la frontière entre le passé et le présent, les vivants et les morts, le jeu et la réalité, à émettre des hypothèses qui mènent à des culs-de-sac insolubles.

Dans le duo-duel âpre et complice qui s'orchestre, difficile de se faire une idée précise de la nature du lien qui unit Anna et Henrik. Au-delà de l'aspect professionnel, tout juste sait-on que l'homme connaissait bien Raquel, la mère de sa protégée, pour lui avoir confié le même rôle que sa fille, mais aussi pour l'avoir tendrement aimée. De l'authenticité des sentiments qui semblent naître entre eux, la réalité paraît discutable tant ils paraissent théâtralisés pour être mis à l'épreuve ou, tout simplement, pour ne pas avoir à être vécus.

Maelström ambigu

Grâce à la complémentarité de leurs jeux, Georgia Scalliet et Frank Verduyssen aiguillonnent ce maelström à l'ambiguïté toute bergmanienne. Aussi à l'aise en jeune actrice effrontée qu'en fantôme d'un passé tourmenté, la comédienne, désormais sociétaire du Français, répond par son attitude fougueuse à l'austérité bourrue de l'acteur flamand, qui prouve, une nouvelle fois, son impeccable maîtrise des dialogues ciselés. De quoi boucler, en beauté, cette boucle « stanienne » de rentrée. ■



Georgia Scalliet. Photo Dylan Piasser

THÉÂTRE

"Après la répétition", laisser apparaître ce point des relations humaines où tout n'est que mystère de l'être

"Après la répétition", Théâtre de la Bastille, Paris

Soit, à jardin, une comédienne dans le rôle de la jeune première et, à cour, un comédien dans le rôle du metteur en scène. Ils répètent la pièce d'Ingmar Bergman intitulée "Après la répétition".



© Dylan Piaser.

Entre table de travail, canapé, fauteuils et rideau de fond, Georgia Scalliet* et Frank Verduyssen entreprennent un petit joyau de virtuosité dans lequel interfèrent les situations dramatiques d'Ibsen, les relations des personnages entre eux ainsi que celles des comédiens à l'ambiguïté complice : forcément en représentation, au meilleur de leur métier puisque le public est là. Forcément là.

Dans cette histoire, le metteur en scène pourrait être le père de la jeune comédienne. Il est en quête du talent de la comédienne qui est la fille d'une comédienne qui fut célèbre à la scène comme à la ville, et dont il était amoureux. En remontant une pièce dans laquelle la mère eut son grand succès, les deux, d'une certaine manière, remontent le temps, veulent trouver des capacités de séduction, de justesse, de jeu et se les appliquer au temps présent.

Dans "Après la répétition", le spectateur assiste à la recherche de la petite étincelle d'un vrai je t'aime qui dépasse la maîtrise de l'illusion et le sens du métier.

Cette répétition est vertigineuse. C'est que le spectacle recèle de vrais circuits de découverte, de vraies pépites de situations, de vrais dialogues à incorporer. Dans ce huis clos se cristallise un concentré de théâtre. Cet art de la situation dans lequel le comédien n'a que son corps et les mots pour instruments. Et cet instant coupé du reste du monde durant lequel se vivent les instants d'une mise à l'épreuve du talent. Comme en un laboratoire. La proposition scénique, loin d'être compliquée, se révèle simple, toute simple. Et merveilleuse.

Pleins de concentration, de malices, de sous-entendus, les comédiens s'accordent, font corps avec les mots. Ils sont tendus vers l'accent de vérité qui fait duo, attentifs à l'autre. Précis, ils se nourrissent l'un de l'autre. En relance perpétuelle, en bordure de facétie, curieux de découvertes, ils font mouche sans baisser la garde, sans blesser, sans ruptures. Par le jeu des dénégations successives, ils dévorent les archétypes et les conventions. Autant de pièges que leur tend le texte et qu'ils évitent. Et laissent apparaître ce point des relations humaines où tout n'est que mystère de l'être.

Le spectacle avance, fluide, dans l'humour, vers une fusion des cœurs. Quand le spectateur et le comédien s'unissent pour produire ensemble le plaisir du public. Le Théâtre. Tout le théâtre.

* De la comédie française.

Jean Grapin

Mercredi 31 Octobre 2018



© Dylan Piaser.

Sceneweb.fr - 31 octobre 2018

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

/ itw / Georgia Scalliett, un automne sur les chapeaux de roue !

31 octobre 2018 / dans À la une, Paris, Théâtre / par Stéphane Capron



Georgia Scalliett © Dylan Piaser

La sociétaire de la Comédie-Française se partage entre deux théâtres et trois pièces en cette automne. Elle est Anna et Raquel dans *Après la répétition* de Bergman au Théâtre de la Bastille en fin d'après-midi. Puis le soir elle enchaîne soit avec *La Nuit des Rois* de Shakespeare ou *Britannicus* dans la salle Richelieu de la Comédie-Française. Rencontre avec la 531e sociétaire.

Quand vous avez créé *Après la répétition* en 2013 au Théâtre Garonne à Toulouse, que représentait Bergman pour vous ?

Je ne le connaissais pas bien. Je le connaissais qu'en tant que cinéaste. J'ai découvert l'auteur. J'ai ensuite dévoré ses films. Jouer un texte de Bergman est un cadeau inouï car il travaille pour les acteurs.

Vous jouez les deux rôles, celui de la mère Raquel et celui de la fille Anna. Est-ce que cela a été difficile ?

C'était un pari, l'idée de jouer avec une autre comédienne nous a traversé, mais est restée cette volonté de rester tous les deux au plateau. Sur scène, c'est beau proposer avec plus de distance le rôle de Raquel qui est tout de même très dur, ce qui est moins le cas de celui d'Anna.

C'est un texte sur l'art de mettre en scène. Etes-vous en phase avec lui ?

Bergman parle à travers le personnage de Vogler. Il parle du théâtre shakespearien et de ces petites torches que l'on mettait sur scène pour représenter la nuit. Cela rejoint à plein d'endroits le théâtre de tg STAN dans cette aventure qui est juste la parole, le comédien et le spectateur. On a finalement besoin que de cela pour que le miracle se produise.

Entre 2013 et aujourd'hui il y a eu le mouvement meeto. La pièce évoque une relation amoureuse entre le metteur en scène et une comédienne. Jouez-vous différemment le spectacle aujourd'hui ?

C'est énorme. Je l'ai dit tout de suite à Frank. On vérifie depuis la reprise à Paris combien le spectacle résonne différemment. J'ai beaucoup réfléchi à la façon de jouer. Ici les deux personnages affirment un désir. C'est clair. On n'est pas dans une situation d'abus ou de mise en fragilité d'une actrice. J'essaye de ne pas être dans cette zone grise, le doute n'est pas permis. Et Bergman est très clair. Vogler dit non. Il met une barrière, et ne veut pas profiter de la jeunesse de la fille ou de la fragilité de la mère. Mais quand Frank évoque le producteur, il en fait plus que d'habitude et les spectateurs ont bien vu de qui il voulait parler.

Entre 2013 et 2018, il s'est passé du temps, êtes vous différente dans l'approche des rôles ?

Je sens que je me situe entre Anna et Raquel. J'avais 25 ans à la création, j'en ai 32. Ma vie me fait prendre de la maturité, les choses résonnent différemment. C'est comme un bon livre que l'on reprend, on découvre de nouvelles subtilités. Sur scène ce n'est peut-être pas visible, mais à l'intérieur je le ressens. Et le peur est moins tétanisante.

Quelle rentrée. Vous alternez cette pièce avec Britannicus et La Nuit des Rois dans la salle Richelieu de la Comédie-Française.

C'est la folie ! Je le fais par amour du théâtre. Je bois du citron chaud et je me couche dès je rentre à la maison.

Propos recueillis par Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Theatre-en-mots.fr – 31 octobre 2018

Théâtre en Mots

par Sylviane Bernard-Gresh

Après la répétition d'après Ingmar Bergman

Sylviane Bernard-Gresh / 31 octobre 2018 / Laissez un commentaire



Anna, une jeune actrice et son metteur en scène, Henrik

Vogler, se rencontrent après une répétition du *Songe* d' August Strinberg que reprend l'artiste désormais célèbre . La dernière fois qu'il a monté cette pièce, c'était il y a 23 ans , avec Raquel, une grande actrice qu'il a aimée, la mère d'Anna qui interprétait le même rôle que joue aujourd'hui sa fille. Entre eux naît un dialogue à la fois complice, ambigu et conflictuel dont on devine les multiples non-dits.

Georgia Scaillet joue d'abord Anna, la jeune actrice, écrasée par le personnage de Raquel, sa mère désormais décédée et impressionnée par Henrik Vogler, image paternelle puissante. Puis elle se transforme en sa propre mère comme si elle endossait l'image fantasmée par Henrik Vogler de celle qu'il aimait jadis. Enfin c'est de nouveau la jeune Anna qui lui annonce qu'elle attend un enfant d'un technicien travaillant dans ce spectacle. Henrik Vogler (Frank Verduyssen) est atteint et déstabilisé.

Sur scène, un rideau blanc que l'on retrouve dans tous les spectacles du TG Stan, un canapé, une table de travail, une chaise, trois meubles présents dans les précédentes mises en scène de Henrik Vogler

Les rapports de forces se transforment subtilement durant tout le dialogue. Le spectacle parle avec la plus grande finesse de l'invisible, de l'indicible, de l'importance de la mémoire et du désir. De ce qui au delà des mots fait vibrer la scène et constitue le théâtre.

Georgia Scaillet (de la Comédie Française) est exceptionnelle. Avec beaucoup de délicatesse de justesse et de sensibilité, elle fait entendre tout ce qui irrigue en profondeur la pièce..

Le tg Stan signe là un grand spectacle sur le théâtre, qui ne manque pas d'humour.



Ingmar Bergman, jusqu'à l'indiscrétion

CHRONIQUE Au Théâtre de la Bastille, Frank Verduyssen, du collectif tgSTAN, propose, avec Georgia Scalliet, « Après la répétition ».



Ils sont là, ils sont déjà là lorsque l'on pénètre dans la petite salle du Théâtre de la Bastille, après avoir grimpé l'escalier étroit dans une cohue de ferveur et de curiosité mêlées.

Deux comédiens venus d'horizons différents, deux artistes pris dans des pratiques différentes de l'art théâtral. L'un, figure fondatrice d'un collectif anversoïsois créé à la fin des années 80, tgSTAN. Frank Verduyssen, que l'on a vu au travail cette saison, dans ce même théâtre, et déjà dans une adaptation de Bergman, *Infidèles*, est désormais très connu en France. L'autre, Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française, joue actuellement, salle Richelieu, Viola dans *La Nuit des rois* de Shakespeare, mise en scène par Thomas Ostermeier (lire nos éditions du 27 septembre).

Magistralement accordés

Deux fortes personnalités, de générations légèrement différentes, deux artistes ayant en partage un goût de l'indépendance certain, tout en se pliant aux disciplines strictes du collectif et de la troupe. Ce spectacle, ce morceau d'extraordinaire théâtre, ils l'ont revêtu ensemble sous le regard amical de camarades de plateaux: Alma Palacios, Ruth Vega Fernandez, Thomas Walgrave. Ils s'appuient sur la traduction publiée chez Gallimard de Lucie Albertini et Carl Gustaf Bjurström.

Ils sont donc là, déjà là lorsque l'on pénètre dans la salle. Il est sur le plateau. Comme un homme qui attend. Ou

bien qui est dans une plage de temps incertain. Entre deux. Elle est dans l'escalier qui mène aux dégagements supérieurs, dans une petite robe très légère, un court gilet par-dessus. Elle pourrait être chez elle, après une longue journée. Elle aussi donne le sentiment de flotter.

Les spectateurs s'installent en silence, avec la vague impression d'être légèrement indiscrets. C'est sur cette impression que ces deux grands instrumentistes, magistralement accordés, appuient leur face-à-face. On connaît *Après la répétition*, souvent représentée. Henrik Vogler est un metteur en scène de renom. Il monte, une fois encore, *Le Songe* de Strindberg. Il a fait appel à une toute jeune femme de 23 ans, qu'il connaît, Anna. Elle est la fille de son meilleur ami et d'une femme comédienne que lui-même a autrefois aimée et dirigée dans la même partition.

Oublieux du public, Frank Verduyssen et Georgia Scalliet, dans la profonde intimité que creuse Bergman, mettant évidemment en abyme ses propres questions, sont fascinants dans la vérité très maîtrisée d'une interprétation qui paraît se nervurer parfois d'improvisations. Qui n'a pas vu Scalliet passer en une seconde d'Anna à Rakel, la mère, qui ne l'a pas vue se transformer complètement, ne sait rien de la magie du grand art. Elle endosse un imperméable mais c'est son visage, sa voix, son corps qui ne sont plus les mêmes. Incroyable.

Jamais on n'aura senti aussi profondément le trouble des «personnages», les interrogations qui affleurent: couple, amour, jeu, masque, vie, théâtre... Tout est là. ■

Après la répétition, Théâtre de la Bastille (Paris XI^e), à 18 heures ou 19 h30, jusqu'au 14 novembre. Durée: 1h15. Tél: 0143 57 42 14.

Le metteur en scène et sa comédienne

Publié le 2 novembre 2018 par Isabelle Fauvel



Ingmar Bergman (1918-2007) aurait eu cent ans cette année. Alors que la Cinémathèque française lui consacre une importante rétrospective, que l'Institut suédois se penche tout l'automne sur son univers et héritage artistiques et en attendant son entrée au Répertoire de la Comédie-Française avec son œuvre testamentaire "Fanny et Alexandre" mise en scène par Julie Deliquet, le théâtre de la Bastille

présente, après "Infidèles", adaptation du scénario du film écrit par le maître suédois et réalisé en 2000 par Liv Ullman, "Après la répétition", une "pièce" pour la télévision écrite et réalisée en 1984.

En 1982, après avoir réalisé "Fanny et Alexandre", avec près de quarante films à son actif parmi lesquels nombre de chefs-d'œuvre, le réalisateur Ingmar Bergman, alors âgé de soixante-quatre ans, annonce qu'il arrête le cinéma. "Après la répétition" sera donc une "petite forme" réalisée pour la télévision, tournée pour la dernière fois sur pellicule – ses œuvres ultérieures seront toutes produites en vidéo – et diffusée en salles... contre son gré. Sur une scène de théâtre déserte, à l'issue d'une répétition du *Songe* de Strindberg qu'il met en scène pour la énième fois, et sans doute pas la dernière, hanté qu'il est par l'auteur de "La Sonate des spectres" et de "Mademoiselle Julie" que Bergman lui-même a monté au théâtre une trentaine de fois, un metteur en scène vieillissant, Henrick Vogler, a une longue conversation avec Anna Egerman, la jeune première à laquelle il a confié le rôle principal d'Agnès, la fille du dieu Indra. Au cours de cette conversation surgit le fantôme de Rakel, mère d'Anna et maîtresse d'Henrick, elle aussi comédienne, ainsi que ceux d'Anna enfant et de Henrick enfant. À la télévision, les trois rôles principaux étaient respectivement interprétés par Erland Josephson, acteur fétiche et double du réalisateur en quelque sorte, Lena Olin et Ingrid Thulin.

Avec "Après la répétition", ce n'est pas le cinéaste Bergman qui s'exprime, mais l'homme de théâtre. D'ailleurs, il est à rappeler qu'avec quelque cent soixante mises en scène en presque soixante-dix ans de carrière, de 1938 lorsqu'il fit ses débuts au Théâtre des étudiants de Stockholm jusqu'à 2004, Ingmar Bergman aura consacré finalement plus de temps à la scène qu'au cinéma. L'homme de théâtre y parle donc du théâtre de la vie et de la vie du théâtre, les deux étant si intimement liés pour des artistes, et pose la question cruciale : où s'arrête la scène, où commence la vie ? Réflexion sur l'art, l'acte créateur, le métier d'acteur... qui balance subtilement entre réalité et imaginaire tel ce *Songe* en cours de répétition. Une mise en abyme de l'intime qui, si on peut imaginer qu'elle revêt des aspects autobiographiques, peut être considérée comme un manifeste de son auteur.

Aujourd'hui, Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française, et Frank Verduyssen du collectif tgSTAN reprennent ce spectacle qu'ils avaient tiré du scénario de Bergman en 2013. La comédienne y interprète tour à tour Anna, la jeune première de vingt-trois ans, et Rakel à l'âge de quarante-six ans, l'actrice déchue aujourd'hui décédée, mère de la précédente, autrefois aimée du metteur en scène. Une actrice à deux âges de la vie ou deux rivales, l'une tentant de prendre la place de l'autre...

Fidèles aux caractéristiques chères au collectif anversoïis déjà évoquées à plusieurs reprises dans *Les Soirées de Paris* (1), les deux comédiens sont déjà sur scène lorsque le public s'installe dans la salle, annihilant le quatrième mur au point d'aider les derniers venus à trouver une place. Un décor unique, un carré plus ou moins délimité en guise de scène, des changements à vue, une lumière blanche et crue, une salle plongée que très tardivement dans la pénombre... tous les ingrédients familiers sont là.

Le théâtre dans le théâtre dans le théâtre... Georgia Scalliet et Frank Vercruyssen s'amuse à jouer Anna/Rakel et Henrik, respectivement comédiennes et metteur en scène de théâtre qui eux-mêmes, sur une scène de théâtre, dissertent du spectacle en cours de création et de leur art... Cette distanciation apporte humour et légèreté au drame écrit par Bergman et permet de mieux en saisir les



questionnements et les enjeux. Quand l'acteur dit à sa partenaire "*Là, tu sautes des lignes...*", le naturel est tel qu'on ne sait plus si c'est Frank qui s'adresse à Georgia ou Henrik à Anna. Et si le système fonctionne aussi bien, c'est avant tout grâce au talent des interprètes, tous les deux excellents. Le metteur en scène incarné par Frank Vercruyssen, même s'il dit avoir une fille de l'âge d'Anna, est ici un homme dans la force de l'âge et non plus vieillissant, un homme d'expérience avec encore une belle carrière théâtrale devant lui, ce qui modifie quelque peu ses rapports avec la jeune première et les rend d'autant plus complexes et ambigus.

Georgia Scalliet, actuellement à l'affiche de la très médiatisée mise en scène de Thomas Ostermeier "*La Nuit des rois ou tout ce que vous voudrez*" Salle Richelieu et que l'on a pu admirer dans nombre de pièces au Français ("*Les Trois Sœurs*", "*Le Misanthrope*", "*La Double Inconstance*"... et encore rien que la saison passée dans "*Britannicus*", "*La Tempête*" et "*L'Éveil du printemps*"), excelle de justesse et de naturel, mettant toute sa palette de jeu et le timbre si particulier de sa voix au service de ces deux femmes à la fois si différentes et si proches dans leur fragilité et la dévotion à leur art. Elle semble ici accéder à une liberté de jeu totale, tant dans la gestuelle que dans les mots, qu'elle avait déjà fait sienne dans son interprétation de l'énigmatique Marie Steuber dans "*Le Temps et la Chambre*" de Botho Strauss. Elle est à la fois drôle et poignante dans sa soif d'amour et de reconnaissance. Cette jeune première qui voudrait être la meilleure Agnès de tous les temps, faire oublier les interprétations précédentes et celles à venir, remplacer sa mère dans le cœur du metteur en scène, sacrifier sa vie privée à sa vie d'artiste, plaçant l'art au-dessus de tout et cette gloire déçue à qui l'on offre un rôle de deux lignes et qui voudrait de nouveau accéder aux premiers rôles et reconquérir son metteur en scène et amant.

"Après la répétition", réflexion sur l'art et sur la vie, est aussi une belle déclaration d'amour aux comédiennes que nous vous invitons à aller découvrir au plus vite.

Isabelle Fauvel



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

T

Nachlass, pièces sans personnes
Installation théâtrale
Stefan Kaegi et Dominic Huber

| 1h30 | Conception Stefan Kaegi et Dominic Huber.
Du 6 au 17 nov., MC93 Bobigny (93).
Tél.: 01 41 60 72 72.

D

Après la répétition
Drame
Ingmar Bergman

| 1h15 | Mise en scène tg STAN.
Jusqu'au 14 nov., dans le cadre du Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.
Tél.: 01 43 57 42 14.

Le bon, le grand théâtre transgresse les frontières. Se fait passage. Conduit du réel à l'irréel, de la présence à l'absence, de la mort à la vie. Ou l'inverse... Ainsi vit-on intensément cette troublante, voire hallucinante, expérience avec *Nachlass, pièces sans personnes* du collectif suisse Rimini Protokoll, rompu au théâtre dit « documentaire ». Deux de ses apôtres – Stefan Kaegi et Dominic Huber –, qui aiment à explorer nos réalités quotidiennes publiques ou privées, s'attaquent ici à la mort. De tout un chacun. Nos sociétés jeunistes, éperdues de performances, cherchent à en effacer les traces ? Deux ans durant, ils ont parcouru centres de soins palliatifs et maisons de retraite, ont interrogé neurologues, notaires, religieux pour en traquer les derniers signes. Et nous donner à voir et entendre, tels d'ordinaires mais héroïques personnages, ceux qui osent affronter leur disparition prochaine – qu'elle soit due au cancer, au suicide, à la vieillesse ou à une pratique extrême –, ceux qui osent en témoigner. Ceux qui l'ont apprivoisée.

Kaegi et Huber ont discuté longuement avec ces morts en sursis de ce qu'ils voudraient laisser à leurs proches. Après. Et à partir de ces confidences assumées, ils ont imaginé une bouleversante mais piquante, curieuse, presque joyeuse installation en huit espaces. Huit chambres où autant de défunts en puissance laissent en héritage des mots et des images. Un père en phase terminale envoie à sa fille une vidéo où il pêche ; une riche bourgeoise explique quoi faire de sa fortune ; un couple très âgé regrette de ne pas avoir été plus vigilant sous le nazisme... Sept à huit spectateurs entrent à tour de rôle quelques minutes dans chaque pièce, installée selon les goûts du futur absent qui parle à haute voix, en off. Toutes les pièces débouchent sur un hall à la lumière tamisée, et où le public attend, un peu ému et chamboulé, de pouvoir entrer dans celle des chambres qui va bientôt se libérer... Mobilier des années 1930 ou 1950, simple tapis de prière ou cartons pleins de souvenirs de voyages... les visites ne sont jamais tristes. Plutôt apaisantes et apaisées. Car ces huit témoins-là regardent en face leur destin

et le partagent simplement. Leur courage soudain se communique. Terrible et magnifique. Le théâtre documentaire, apparemment prosaïque et matérialiste, s'est fait métaphysique.

On parle beaucoup de ce qu'est le théâtre, de la manière dont il se travaille, dans *Après la répétition*, tiré du film d'Ingmar Bergman par le formidable collectif flamand tg STAN. Nombre de metteurs en scène ont déjà monté ce scénario (1984) du cinéaste suédois, lui-même grand praticien de la scène. S'y affrontent et s'y défient un chef de troupe vieillissant, Henrik, en train de monter pour la énième fois *Le Songe* de Strindberg, et sa jeune et talentueuse actrice, qu'il tyrannise et cajole à la fois, Anna. Henrik aimait autrefois secrètement la défunte mère d'Anna – qu'on verra réapparaître tel un fantôme – et semble aujourd'hui épris malgré lui de celle qui pourrait être sa propre fille. Tourmentée par un passé douloureux, l'ombre d'une mère comédienne trop belle, trop douée, trop séductrice, Anna se défend en actrice. Fascinée par son metteur en scène... De tg STAN on aime d'ordinaire la brutalité et la radicalité de jeu, face public, sans accessoires, sans scénographie, et qui font entendre les textes autrement, violemment. A l'os ou au sang. Voilà que le collectif s'avise ici d'une mise en scène léchée, avec canapé bourgeois pour décor, comme dans le bon vieux théâtre de boulevard. Certes le scénario de Bergman est intelligemment réduit à deux personnages – Henrik et Anna (qui jouera aussi sa mère) – présents sur le plateau, avant même que commence le spectacle, comme souvent chez le tg STAN. Mais cela ne suffit pas à donner au duo de la force. Même le solide Frank Verduyssen paraît minauder, mal à l'aise dans son rôle de grand metteur en scène usé par trop d'aventures artistiques et privées. Est-il troublé face à l'éblouissant talent de Georgia Scalliet ? Lumineuse, rayonnante, enfantine et grave à la fois, séductrice et tragique, elle a la grâce inquiète et douloureuse d'une Gena Rowlands. Elle est magique ●

L'Humanité – 5 novembre 2018

l'Humanité

Pays : France
Périodicité : Quotidien
OJD : 35835



Date : 05 novembre
2018
Page de l'article : p.20
Journaliste : PHILIPPINE
RENON

Culture & Savoirs



Sans aucune lourdeur nous est racontée l'histoire d'un homme et d'une femme qui arrangent un spectacle dans le spectacle. Avec Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française. Dylan Piaser

FESTIVAL D'AUTOMNE

Être ou ne pas être comédien

La compagnie tg Stan revient au théâtre de la Bastille avec *Après la répétition*, dernier volet d'un cycle qui sonde l'intimité des êtres de théâtre.
Un plongeon délicat, aussi touchant qu'amusant.

Une table, des câbles, un rideau, une console d'éclairage et un portant plein de costumes suggèrent l'espace d'un plateau *Après la ré-pétition* (1). Les acteurs sont en place tandis que le public s'installe et la lumière de la salle n'est pas encore éteinte que le spectacle commence. Les limites, intimes, que les « gens de théâtre » ne cessent d'effacer à mesure qu'ils avancent entre le jeu et le réel sont brillamment questionnées, jamais illustrées.

Anna se confie à Henrik Vogler, metteur en scène renommé qui monte pour la cinquième fois *le Songe* d'August Strindberg. Or cette fois le fantôme d'une muse passée, Rakel Egerman, rôde dans les esprits de ces deux personnages. Anna se demande si elle réussira à se hisser au niveau de sa mère, ancienne maîtresse de Vogler disparue, qu'il a toujours aimée. À mesure qu'elle avance dans son questionnement, le spectre de cette tendresse demeure dans les rapports entre Vogler et Anna, et elle en joue subtilement pour lui faire perdre la face.

Une douce exploration de la mécanique des acteurs

Pour adapter à la scène ce film d'Ingmar Bergman sorti en 1984, le metteur en scène belge flamand Frank Vercruyssen en garde d'abord le titre. Et pour jouer avec lui, il convoque le jeu espiègle et délicat de Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française. Ce duo ne manque pas d'une bonne dose de malice pour ajouter à ce drame une touche d'humour. Car entre Vogler et Anna, les rapports sont étranges. Le piège d'un cliché de l'artiste tyrannique est ici déjoué par une dramaturgie nette et

efficace. Les histoires s'enchevêtrent dans plusieurs espaces-temps. Il suffit d'un imper à Georgia Scalliet pour se glisser dans le rôle de la mère d'Anna. On découvre la toile que Rakel Egerman avait tissée dans le temps autour de Vogler. Comme un héritage, cette mère destructrice a légué à sa fille un charme envoûtant, voire un peu de vice. Et à mesure qu'elle sent peser sur elle le poids de la direction de son metteur en scène, elle se cabre, se rebiffe, sans trop en avoir l'air.

Sans jamais s'annoncer, c'est un bouleversement qui intervient sous nos yeux.

Voir démonter l'appareil de l'intime qui opère partout

Qu'est-ce qu'on donne, qu'est-ce qu'on garde pour entretenir le désir lorsque l'on doit jouer ? La question de la barrière à placer autour de son jardin secret n'est pas un monopole du spectacle vivant. Mais voir démonter l'appareil de l'intime qui opère partout, et surtout dans le travail, est tout à fait parlant à travers cet exemple. Le spectateur se délecte de voir se dissiper le cadre qui sépare les liens affectifs des rapports professionnels. Sans jamais s'annoncer, c'est un bouleversement qui intervient sous nos yeux. On se laisse embarquer par le subtil appareil de la mise en abyme. Sans aucune lourdeur nous est racontée l'histoire d'un homme et d'une femme qui arrangent un spectacle dans le spectacle. Séduction et influence semblent être les seuls outils à leur disposition, mais ensemble ils fabriquent quelque chose de plus grand. Dans un calme parfois lourd, l'acte de la création est tendrement esquissé. ●

PHILIPPINE RENON

(1) Jusqu'au 14 novembre. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e.



La vie, le théâtre et l'espace entre les deux

Georgia Scalliet et Frank Verduyssen bouleversent dans « Après la répétition », inspiré d'Ingmar Bergman

THÉÂTRE

C'est un petit miracle de théâtre qui ad- vient dans la salle de poche du Théâtre de la Bastille, à Paris. Georgia Scalliet, de la Comédie-Française, et Frank Verduyssen, du tg STAN, jouent *Après la répétition*, d'après Ingmar Bergman. *Après Infidèles* et *Atelier*, c'est le troisième volet d'un ensemble composé par le collectif belge autour de la figure du cinéaste, metteur en scène et auteur suédois (1918-2007), dont on célèbre en cet automne le centenaire de la naissance.

Pourtant, comme tout véritable miracle sans doute, il n'a rien de spectaculaire. La cage de scène est à nu, le décor quasiment inexistant, qui consiste en une table, deux chaises ordinaires et un vieux canapé marron. Quand vous arrivez, l'actrice et l'acteur sont déjà là. Ce sont donc les spectateurs qui apparaissent, sur le petit plateau qu'ils sont obligés de traverser pour rejoindre leur place, et les comédiens qui attendent. Et ce retournement, en soi, en dit déjà beaucoup sur cette merveilleuse variation sur le théâtre et la vie qui va se jouer devant vous.



Georgia Scalliet, dans « Après la répétition », d'après Ingmar Bergman. DYLAN PIASER

Un jeu très inventif et expressif

Elle prend pour point de départ le scénario d'*Après la répétition*, un film de télévision réalisé par Bergman en 1984. Comme il le confiera sans détours dans *Laterna magica*, sa formidable autobiographie, l'artiste suédois s'y met en scène sans fard, sous l'identité d'Henrik Vogler, un célèbre metteur en scène de théâtre. Pour la cinquième fois de sa carrière, Vogler met en scène *Le Songe*, d'August Strindberg – la pièce que Bergman lui-même a le plus montée, y revenant une dizaine de fois.

Il a choisi, pour jouer le rôle de la fille d'Indra, fondamental dans la pièce, une jeune comédienne, Anna, qui n'est autre que la fille

d'une grande actrice, Raquel, géniale et fracassée, que Vogler a aimée et repoussée vingt ans auparavant. Un soir, après la répétition, Anna et Vogler restent dans le théâtre, et parlent. Ils tomberont amoureux, bien sûr, mais que désireront-ils, en désirant l'autre? A partir de cette forme simple, vieille comme l'art dramatique, Bergman multiplie avec une transparence humaine incomparable les mises en abîme, les entrelacements infinis entre le théâtre et la vie.

C'est cela que Georgia Scalliet et Frank Verduyssen interprètent avec un art tout bergmanien de

Rien ne pèse, tout est juste, vrai, tout est reçu de manière vibrante par les spectateurs

l'acteur, qui ne consiste pas à se livrer à une performance destinée à épater la galerie, mais bien à traduire, avec ces instruments que sont leurs âmes et leurs corps, la profondeur et la complexité des passions humaines. Ces passions que l'on se joue, dans la vie, souvent sous la forme d'un mauvais théâtre.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Bergman-Vogler se met en scène cette pièce incroyable qu'est *Le Songe* de Strindberg. La jeune Anna, que joue la jeune Georgia Scalliet, y interprète donc Agnès, la fille du dieu védi-

que Indra, qui descend sur terre pour comprendre, et donc pour éprouver, les souffrances humaines – la pauvreté, la cruauté, la routine abrutissante de la vie de famille... Quelle plus belle métaphore du métier de comédien, et du théâtre lui-même?

Et quelle délicatesse, quelle grâce dans la manière dont Georgia Scalliet et Frank Verduyssen s'emparent de ce matériau humain infiniment vivant, brûlant et fragile. La jeune sociétaire de la Comédie-Française, qui est par ailleurs prodigieuse dans *La Nuit des rois*, de Shakespeare, que l'on peut voir parallèlement à la Comédie-Fran-

çaise dans la mise en scène de Thomas Ostermeier, confirme ici un talent exceptionnel. Plus qu'un talent: une recherche de ce que le métier d'acteur a de plus fondamental et de plus nécessaire, une mise en jeu de son être même, une manière d'offrir sa « *livre de chair* », pour reprendre la métaphore shakespearienne, pour mieux permettre à qui la regarde d'y lire une humanité commune.

Ce qu'elle donne ici est donc d'une valeur rare, à travers un jeu très inventif et expressif, qui, outre celui de Liv Ullmann, n'est pas sans évoquer celui de Gena Rowlands, en moins expressionniste. Enfantine et fatale, elle est à la fois Anna et Raquel, sa mère, en un vertigineux jeu de rôles avec ces histoires familiales complexes que Bergman a connues mieux que personne.

Mais face à elle, Frank Verduyssen, qui depuis vingt ans, avec ses compagnons du tg STAN, n'a fait rien moins qu'inventer une nouvelle manière de jouer, n'est pas en reste. Sans jamais incarner Vogler au sens classique du terme, il le traduit, il le présente, il le représente, à travers un geste, une attitude.

Rien ne pèse, tout est juste, vrai, tout est reçu de manière vibrante par les spectateurs, dans la très grande intimité avec les acteurs que permet la petite salle du Théâtre de la Bastille. *C'est ce que je préfère: la table, la chaise, la scène, la lumière de travail, les comédiens en habits de tous les jours, des voix, des gestes, des visages. Le silence. La magie*», écrivait Bergman dans *Laterna magica*. Tout est dit. ■

FABIENNE DARGE

Après la répétition, d'après Ingmar Bergman. De et avec Georgia Scalliet, de la Comédie-Française, et Frank Verduyssen, du tg STAN. Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. A 18 heures et 19 h 30, jusqu'au 14 novembre. De 17 à 27 €. Durée: 1 h 15.

Pariscope.fr – 5 novembre 2018

Paris Île-de-France
pariscope

Après la
répétition

publié le 05/11/2018

Duo en coulisse où théâtre et intimité conversent d'une même voix

Le tg STAN poursuit son étroit compagnonnage avec l'œuvre cinématographique d'Ingmar Bergman en adaptant "Après la répétition", huis clos propice à une transposition scénique, dans ses thèmes et sa structure.



© Dylan Piaser

"Après la Répétition" vient clore la série de propositions made in tg STAN accueillies par le Théâtre de la Bastille, leur maison parisienne, toujours fidèle. Il y aura eu "Infidèles", une adaptation d'un scénario de Bergman déjà, nourrie d'emprunts à son autobiographie "Laterna Magica". Il y aura eu "Atelier", une performance burlesque en trio mettant en jeu la fabrique du spectacle dans un capharnaüm poétique où l'imaginaire irradiait des décombres d'une scénographie rocambolesque. Et voici maintenant "Après la répétition" d'après Bergman encore (un téléfilm de 1984), inépuisable source de dialogues réalistes, traquant nos contradictions, nos dérobades et nos débâcles sentimentales, notre mauvaise foi crasse, notre attrait pour la vérité pourtant, nos tentatives de l'approcher, de la dire au plus près. On y retrouve l'obsession du cinéaste

suédois pour la “chose théâtrale” qu’il décortique à merci comme s’il tentait de comprendre son propre métier, sa fascination pour les acteurs et les actrices en particulier, ce mystère inhérent à la création. Et puis il y a le désir qui s’immisce partout, l’amour qui prend le relais, et les pistes brouillées entre fiction et réalité, entre la scène et les coulisses, la vie qui interfère avec l’art, autant de motifs passionnants, un peu rebattus certes mais toujours pertinents. Autant de sujets qui avaient tout pour séduire Frank Vercruyssen, pilier du tg STAN, autant de thématiques rejoignant la recherche plus globale du collectif flamand sur la mise à nu du processus de création scénique et son goût pour le dévoilement de l’illusion théâtrale.

Depuis quelques temps déjà, le tg STAN aime élargir son champ de jeu et l’ouvrir à des comédiens issus de compagnies extérieures, voire à des danseuses comme Alma Palacios, sortie de l’Ecole Parts d’Anne Teresa de Keersmaecker qui était une merveilleuse Mademoiselle Else. Là, c’est Georgia Scalliet, rien de moins que de la Comédie-Française, qui s’y colle et la rencontre opère. “Après la répétition” est un huis clos entre un metteur en scène un peu vieillissant et sa jeune comédienne, qui plus est fille de feu l’actrice dont il a été toute sa vie épris. Ils se retrouvent tard sur le plateau du théâtre, pour prolonger une répétition après le départ de la troupe. Tête-à-tête tantôt inconfortable, tantôt complice, tantôt tendu, tantôt léger, où fusent pêle-mêle les sujets de conversation : le spectacle en cours, les questions sur le rôle, le théâtre en général, les souvenirs, le passé qui ressurgit par la présence de la mère (dans une scène fascinante où Georgia Scalliet se métamorphose en actrice défaite, titubante et désespérée). On est agréablement surpris de voir comment le duo, pourtant issu de paysages théâtraux radicalement opposés, fonctionne. La jeune pousse du français qui a le vent en poupe en ce moment se glisse avec grâce dans le réalisme de jeu tel que le tg STAN le pratique. Et l’osmose contre toute attente advient. Et c’est beau de voir qu’avec si peu, et juste du jeu, on peut nous emmener si loin.

Par Marie Plantin

Après la Répétition

Du 25 octobre au 14 novembre 2018

Au Théâtre de la Bastille

76 Rue de la Roquette

75011 Paris

Pasunecritique.wordpress.com – 5 novembre 2018

(ceci n'est)
Pas une
critique

Après la répétition (Ingmar Bergman / tg STAN / Théâtre de la Bastille / Festival d'Automne à Paris)

5 NOVEMBRE 2018 • Publié dans FESTIVAL, PARIS, THÉÂTRE • Tagué FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS, FRANCK VERCRUYSSEN, GEORGIA SCALLIET, TG STAN, THÉÂTRE DE LA BASTILLE



(de quoi ça parle en vrai)

Après la répétition, les langues se délient... Dans ce huis clos fascinant aux dialogues ciselés, le spectateur assiste à la conversation complice, parfois conflictuelle, souvent ambiguë, entre Henrik Vogler, un célèbre metteur en scène, et Anna, sa jeune comédienne fétiche qui joue l'un des premiers rôles dans sa nouvelle pièce, *Le Songe* d'August Strindberg. Cette pièce, Vogler l'a déjà montée autrefois... mais avec Rakel Egerman, la mère d'Anna, qui jouait alors le même rôle que sa fille aujourd'hui. Cette femme décédée, il l'a aimée. C'était il y a vingt-trois ans, l'âge d'Anna. (Maxime Bodin – source : [ici](#))



(ceci n'est pas une critique, mais...)

Je veux lire le texte ! Constaté si ce que j'ai entendu a bien été écrit par Bergman ou bien... Encore plus que pour toute autre adaptation du père Ingmar, « Après la répétition » paraît être un texte écrit pour le tg STAN. Même rapport au théâtre, même simplicité dans la complexité des sentiments, dans le décalage temporel. (j'ai bien écrit « simplicité dans la complexité... »)

Je n'ai rien noté, parce que je ne voulais rien rater du jeu de **Franck Verduyssen**, toujours aussi faussement nonchalant et **qui peut tout jouer**, mais également celui de **Georgia Scalliet**, qui, à bien des égards, peut irriter (la voix, la minauderie, m'a dit la personne qui m'accompagnait... je balance, c'est pas bien) mais qui m'a séduit et m'a paru toujours **juste et envoûtante**.

Pour qui connaît le tg STAN, on est en terrain connu et conquis, car Franck Verduyssen est à son meilleur. **Tout est maîtrisé**, jusqu'au son de la moto pétaradant dans la rue de la Roquette avant qu'il ne prononce le mot « silence ». Il sait également choisir ses partenaires de jeu : après Ruth Vega Fernandez (dans « Scènes de la Vie Conjugale ») et Alma Palacios (dans « Mademoiselle Else »), ce **face à face** avec Georgia Scalliet est tout aussi **savoureux et passionnant à suivre**.

Pour qui ne connaît pas le tg STAN, la pièce est une formidable porte d'entrée dans leur univers.

Bergman disait à propos de la représentation théâtrale que ce qui importait était : la parole, le comédien, le spectateur. Bergman / tg STAN : **Même combat !**

Ps : Je dis à mon amie : « Tu vois ce canapé, c'est le même que dans « Infidèles ». Dans la pièce, le personnage de Franck Verduyssen parle de ces accessoires qu'il réutilise d'une pièce à l'autre.

Pps : Dimanche prochain, j'aurai la chance de participer à un atelier de jeu en compagnie de Franck Verduyssen... Impatience...

APRÈS LA RÉPÉTITION

D'après Après la répétition d'Ingmar Bergman

De et avec Georgia Scalliet de la Comédie-Française et Frank Verduyssen

Avec la collaboration de Alma Palacios, Ruth Vega Fernandez et Thomas Walgrave Costumes An D'Huys Technique tg STAN

Jusqu'au 14 novembre 2018 au Théâtre de la Bastille en partenariat avec le Festival d'Automne

(une autre histoire)

Certains le savent peut-être, je fais du théâtre. Présentement, je participe à un atelier qui a pour nom « Les Infiltré.e.s ». Quand des spectateurs montent sur scène... On travaille sur quatre pièces de la programmation du théâtre de la Bastille, dont « Après la répétition ».

L'autre jour, le metteur en scène nous a demandé d'écrire un texte autour de ce spectacle. On ne l'avait pas encore vu mais il nous a donné le choix entre deux phrases : « Je répète, je répète, mais rien ne vient » et « Cette personne me rappelle mon premier amour ».

Quand j'ai entendu cette dernière phrase, j'ai souri, parce que c'est exactement la phrase qui pourrait résumer la première pièce que j'ai écrite. Parce que j'ai écrit une pièce, il y a quelques années. Je travaille actuellement sur la seconde... c'est très laborieux comme processus. Je peux pondre, pour ne pas dire autre chose, quatre chroniques pour ce blog en un weekend, mais je suis incapable d'écrire quelque chose de personnel... de valable et de personnel en un claquement de doigts. Je veux dire, vraiment personnel. Mais là n'est la question. J'ai toujours été incapable de résumer ma pièce. Je ne sais pas raconter. Tout le monde peut vous le dire. Mais cette phrase « Cette personne me rappelle mon premier amour », c'est précisément ma pièce.

J'ai donc décidé de m'inspirer de la phrase « Je répète, je répète, mais rien ne vient. » Autant vous dire que rien n'est venu. Pourtant, j'avais écrit un mot, puis un deuxième, répété ces mots-là à voix basse, mais... non... rien. J'ai alors écrit d'après la seconde phrase. Et comme je n'ai absolument aucune imagination, j'ai réécrit ma pièce en trois cents mots. En fait, j'ai inventé une nouvelle situation pour parler de la même chose.

Parce que je ne fais que ça, répéter, rabâcher, radoter. Parfois, même, j'oublie que j'ai déjà écrit, tellement je radote. Je radote en disant que je radote.

Ma première pièce s'appelait « Non non non pas d'insectes dans ma tête ». Ma deuxième pièce s'appellera « Dedans ma tête ».

Ceci n'est pas un hasard.

vu le dimanche 4 novembre 2018 au Théâtre de la Bastille, Paris

prix de ma place : 13€ / mois (Pass Bastille)

Textes (sauf mention contraire) : Axel Ito

Les5pièces.com - 6 novembre 2018

LES 5 PIÈCES

« Après la répétition » d'après Ingmar Bergman

Du 24 octobre au 14 novembre 2018



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

Ça ressemble à la vie, c'en est. Et pourtant, ça dit toute l'illusion théâtrale.
C'est de l'art. Du grand art. Et c'est saisissant. Magistral.

||

On dirait que tu vas
mieux que la dernière
fois qu'on s'est vus.



La pièce en bref

Deux comédiens sur scène, un portant de vêtements, un canapé, une table, un écran blanc. La lumière est vive. Très. Il y a ici Henrik, metteur en scène qui monte *Le Songe* pour la cinquième fois de sa carrière. Et puis, il y a Anna, rôle-titre de ce *songe*. La répétition est finie, Henrik est toujours sur le plateau, Anna cherche son bracelet. Anna a 23 ans et 3 mois, comme la fille d'Henrik, exactement. Alors Henrik est paternaliste avec cette jeune fille, quand le metteur en scène, lui, est troublé, attiré par son actrice. Anna, elle, a un fiancé, et surtout, Anna ne veut pas être une actrice « comme (sa) mère », qu'elle hait d'être morte et d'avoir vécu en tragédienne. Les dialogues s'enchaînent sans artifice.

Anna et Henrik se cherchent, se trouvent, c'est cruel, c'est drôle, c'est simple, c'est subtil et passionnant. Les comédiens jouent merveilleusement la séduction, l'amour, le jeu du flirt, le temps et la mort. Le public est captivé, captif. Soudain, avec trois fois rien, un pull qui tombe, une autre paire de souliers, Georgia Scalliet devient Raquel, la mère d'Anna. Raquel, quand elle était jeune, quand elle était belle, a elle aussi joué ce « Songe » pour Henrik. Et il l'a aimée, elle aussi. Le passage est saisissant d'illusion, on ne sait plus ce qui est faux, si c'est vrai, si c'est aujourd'hui, si c'était hier. Sachez-le, les lumières ne baisseront pas durant la représentation. Quand est-ce que ça commence, alors ? Et est-ce que ça finit ? Tout le génie du tg Stan est là.



Barnabé
CEO

Fan de Samuel Beckett



ON A AIMÉ

- Ne plus savoir où on habite.
- L'ambiguïté des dialogues.



ON A MOINS AIMÉ

- Rien, c'est un sans-faute.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un fan de Bergman.
- Une jeune première complexée.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Pleurer sur le couple.
- Les relations un peu borders.

Infos Pratiques



Mise en scène
tg STAN



Dates
24 oct. au 14 nov.
2018



Horaire
19h30 (lun-ven)
18h (sam-dim)



Durée
1h15



Adresse
Théâtre de la Bastille
76 rue de la Roquette



Avec
Georgia Scalliet
Frank Verduyssen



Prix
- de 30 ans : 19€
+ de 30 ans : 25€

Après la répétition (d'après le film d'Ingmar Bergman)

Théâtre de la Bastille - Du 25 octobre au 14 novembre 2018



Le collectif TG Stan retrouve avec cette adaptation d'*Après la répétition* de Bergman (1984) des thèmes bien présents dans son parcours : les *scènes de la vie conjugale* (2014), les *trahisons* (2015), les infidélités (*Infidèles*, d'après un scénario de Bergman, 2018), pour ne citer que ceux-là. On y retrouve bien évidemment son attachement au grand cinéaste suédois avec le questionnement sur l'intimité des consciences en relation (amour, amour-propre, amitié) et/ou en transition/trahison (le temps, le passé, le présent). On y voit poindre aussi une affinité esthétique quand, en plein cœur du spectacle, Franck Vercruyssen reprend à son compte les paroles de son personnage (Henrik Vogler) : « Il y a une représentation si ces trois éléments sont présents : la parole, le comédien, le spectateur. C'est tout ce dont on a besoin, on n'a besoin de rien d'autre pour que le miracle se produise. » Partant de là, le comédien-metteur en scène rappelle avec humour combien certains objets fidèles et donc présents sur scène sont devenus des actants essentiels de cet *arte povera* (les chaises d'*Infidèles*, la table de *Trahisons*, le sofa de *Nora*). De fait, ce dénuement parfois paradoxalement proliférant (*Onomatopée*,

2015 ; *Ateliers*, 2018) est une des caractéristiques de l'esthétique scénique de ce collectif de comédiens (TG : *Toneelspelersgezelschap*) inclassable (*STAN : Stop thinking about names*). À l'instar de Bergman, le TG Stan a acquis ce pouvoir de capter un public large avec un « théâtre simple, sans artifice et sans blabla, dont le noyau serait les mots et le corps de l'acteur en train de jouer sans chercher à le dissimuler » tout en restant dans une recherche créative au sein même d'un art qu'il prend d'ailleurs souvent pour objet tant il en accuse les traits ou en dénonce la réalité, ou l'artifice, c'est tout comme. Dans cette représentation donc, les paradoxes se multiplient et se compliquent au gré de la controverse entre Anna Egerman (Georgia Scalliet, une muse au son(ge) étrange et pénétrant) et son metteur en scène, Henrik Vogler (qui monte pour la cinquième fois *Le Songe* de Strinberg) : ne pas croire en la réalité c'est ne pas pouvoir être comédien ; mais la vie c'est une comédie où l'on est en représentation tandis que le théâtre c'est la vérité, sans jeu *etc.* Autour de ces questions (réalité, vie, vérité, comédie) et d'autres qui les embrouillent (le désir, l'art, l'amour), le spectacle se noue en trois séquences montées en fondu-enchaîné : Anna et Henrik, puis Rakel et Henrik, enfin Anna et Henrik. Entre la première séquence et la troisième, le texte (le théâtre) va révéler son sous-texte (le désir). Le révélateur, c'est le passage par le passé (par le songe, précisément) avec le souvenir de l'ultime visite de Rakel Egerman la mère comédienne d'Anna, *après la répétition*. Là où le film distinguait deux comédiennes (Lena Olin, Ingrid Thulin), le spectacle fond les deux personnages féminins en une seule comédienne (Georgia Scalliet) jusqu'au vertige tant le passage de la veille au songe, de l'illusion à la réalité semble ténu et réversible.

Ainsi, ce qui frappe dans ce spectacle c'est ce qu'on pourrait appeler le déploiement d'un imaginaire baroque, que ce texte sur le désir, l'art et la mémoire met au mieux en évidence. Si baroque il y a, il est atomique et non périphérique ou ornemental : il pose ici la question profonde de la représentation, question que pose également la vie de la conscience et l'art du théâtre. Si le collectif s'est dit intéressé par le goût du cinéaste à brouiller sans cesse les limites entre le réel et l'illusion, entre la vie et la représentation, c'est précisément parce que ce fonds baroque est la pierre vive du collectif de comédiens, de leur dramaturgie à coups de *marteau sans maître*.



Artichaut-magazine.fr – 7 novembre 2018

Spectacles / 7 novembre 2018

Après La Répétition, Tg STAN Fait Feu De Tout Bois

by artichaut



Pour clore le triptyque de spectacles présentés par Tg STAN cette année au Théâtre de la Bastille et au Festival, on retrouve Après la répétition, spectacle dans lequel se côtoient Frank Verduyssen ainsi qu'une autre comédienne tout droit venue de la Comédie-Française, Georgia Scalliet. Dans une proposition toute en sobriété, les deux artistes subliment l'art théâtral le temps d'une heure et demie, presque suspendue, dans laquelle se bousculent questionnements sur l'amour, le pouvoir, la vie, le travail, la représentation...



Crédits photo: Dylan Piaser

Inspiré du film de Bergman, *Après la répétition* est une partition à quatre mains interprétée par Henrik, metteur en scène, et la comédienne Anna, qui joue dans l'un de ses spectacles, *Le Songe* de Strindberg. Cette pièce, il la connaît bien, puisqu'il l'a déjà montée avec la mère d'Anna, Raquel, dont il fut par ailleurs l'amant mais qu'il avait fini par éconduire. Vingt ans plus tard, Henrik tombe amoureux de la comédienne qui joue dans son spectacle, encore une fois, et, après une répétition, ils restent tous les deux à discuter de la vie, de ce qu'elle a été et de ce qu'elle pourrait être. S'ouvrent des interrogations sur les relations de pouvoir, les relations amoureuses, les représentations que nous subissons ou créons, le travail créatif, et bien d'autres choses.

On pourrait penser que les spectacles de Tg STAN sont essentiellement un art du rien tant le miracle théâtral éclot dans un écrin d'une sobriété quasi-virginale. Mais l'on pourrait surtout dire qu'en fait de jouer du rien, Frank Verduyssen et Georgia Scalliet font feu de tout bois. Il est Vogler sans vraiment l'être, tout en ambiguïté et en détachement comme toujours. Elle est Anna, puis après une prodigieuse métamorphose, elle devient Raquel. Il ne lui aura fallu qu'un imper et un peu d'eau, le corps, la voix et la présence font le reste. Après la répétition est une proposition d'une telle immédiateté, d'un tel dénuement, complètement dépouillée de tout artifices là où elle met justement en valeur les artifices du corps, de la parole et de la pensée, que les interrogations de la comédienne et de son partenaire s'offre à nous dans une clarté rare. Et il faut pour cela une virtuosité généreuse que l'on retrouve avec bonheur chez eux. Un bel instant de théâtre.

Bertrand Brie

Après la répétition est au Théâtre de la Bastille avec le Festival d'Automne à Paris jusqu'au 14 novembre



QUINTESSANCE DU JEU

GEORGIA SCALLIET, SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, JOUE AVEC FRANK VERCRUYSSSEN, DE TG STAN, « APRÈS LA RÉPÉTITION » D'INGMAR BERGMAN. UN-SOMMET DE L'ART THÉÂTRAL.

PAR ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

Elle attend dans un coin de la salle, côté escalier qui mène aux loges. Il est sur le plateau. Le public pénètre paisiblement dans la petite salle du Théâtre de la Bastille. On a vraiment le sentiment de les saisir en plein travail. Ils viennent de répéter. Oui, on est *Après la répétition*, comme l'a écrit Ingmar Bergman. Un scénario pour un téléfilm de 1984. Très souvent porté au théâtre. Un metteur en scène de grande réputation monte à nouveau *Le Songe* de



APRÈS LA RÉPÉTITION
THÉÂTRE
DE LA BASTILLE

76, rue de la Roquette (XI^e).

TÉL.:
01 43 57 42 14.

HORAIRES:
le 7 à 18 h, les 12, 13, 14 nov. à 19 h 30.

JUSQU'AU
14 novembre.

DURÉE: 1 h 15.

PLACES:
de 17 à 27 €.

Strindberg. Autrefois, vingt-trois ans auparavant, il dirigeait Raquel, une comédienne très douée, une femme en crise, l'épouse de son meilleur ami. Aujourd'hui, c'est Anna, la fille de Raquel, qui incarne l'héroïne de Strindberg. Elle a justement 23 ans. L'ambiguïté enveloppe en brumisations légèrement toxiques et enivrantes en même temps la relation de la jeune femme et de l'homme. Les deux interprètes sont éblouissants. Lassitude, cruauté, admiration du côté de Verduyssen, Vogler si vrai, inquiétant et incertain à la fois. Défiance, angoisse, charme du côté de Scalliet, extraordinaire. Et lorsque, soudain, elle endosse le « rôle », la partition, le corps et l'âme de Raquel, elle sidère. Une fascinante artiste, intelligente et de plus en plus profonde. ■



TOULOUSE
 Voyages à dos de Minotaure
 Exhibitions de machines vivantes

OUVERTURE

HALLE DE LA MACHINE

HALLEDELAMACHINE.FR

arte inrockuptibles DCC en grand!



Dorian Bissier

Georgia Scalliet

L'amour en héritage

Frank Verucruyssen, pilier de tg STAN, et Georgia Scalliet, jeune sociétaire de la Comédie-Française, rejouent l'ambiguïté des sentiments dans l'adaptation théâtrale d'**APRÈS LA RÉPÉTITION** d'Ingmar Bergman.

Scènes

PASSÉ MAÎTRE DANS L'AUSCULTATION DES RAPPORTS AMOUREUX, Ingmar Bergman s'est prêté à l'hypothèse inverse du proverbe "Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces". Ainsi, un jeune singe pourrait bien, si on le provoque, en remonter à son aîné. Dans un film sorti en 1984, *Après la répétition*, il imagine un dialogue à fleurets mouchetés entre une jeune actrice, Anna Egerman, et un metteur en scène célèbre et vieillissant, Henrik Vogler.

La brillante idée de ce dernier round de la compagnie tg STAN au Festival d'Automne à Paris, après *Infidèles* et *Atelier*, consiste à donner chair à ce duel en opposant sur le plateau Frank Verucruyssen, pilier de la troupe belge, à l'extraordinaire jeune actrice Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française. Incroyable de penser qu'à la sortie du théâtre de la Bastille, elle court au Français où elle joue l'un des rôles principaux dans *La Nuit des rois*

de Shakespeare mis en scène par Thomas Ostermeier (*lire page précédente*). L'énergie de la jeunesse, c'est une chose, le talent, la grâce de la présence, c'en est une autre, qu'elle possède et distille avec un plaisir contagieux.

Sur un plateau nu où trône un divan austère et une table de régie pour la lumière, Vogler voit revenir Anna après la répétition. Elle doit jouer le premier rôle du *Songe* de Strindberg, pièce qu'il a déjà montée plusieurs fois. D'abord, elle l'interroge sur la nature exacte de ses relations avec sa mère, Rakel, actrice elle aussi, qui avait déjà interprété ce rôle vingt ans plus tôt. Elle avait ensuite cessé de jouer, avant de sombrer dans l'alcool. Morte depuis, elle hante les souvenirs de sa fille et de Vogler. Ce dernier avait eu une relation avec Rakel, ce qu'il nie, et l'avait aimée tout comme il se sent attiré par Anna, ce dont il se défend. Anna doute de ses talents d'actrice, mais c'est la comédie qu'elle joue au quotidien que Vogler lui reproche.

Le théâtre va alors servir d'exutoire et de support à leur dialogue en forme d'exercice de style sur l'art du comédien où, plutôt que de les vivre, chacun va jouer ses désirs comme des pièces à déplacer sur l'échiquier des sentiments. Au cœur de cette joute amoureuse qui s'abrite derrière l'art théâtral, une scène – au choix fantomatique, surnaturelle, ou mise en abîme vertigineuse de l'acteur de théâtre – où Rakel s'invite sur l'aire de jeu. Il suffit pour cela que Georgia Scalliet se verse une bouteille d'eau sur la tête et la voilât transfigurée, abîmée par l'alcool, terriblement séduisante et totalement perdue. Et si c'était cela, jouer, un rempart contre la perte? Une protection contre des émotions à vif qui se cognent au réel et ne bénéficient jamais de la possibilité d'une répétition. **Fabienne Arvers**

Après la répétition de et avec Georgia Scalliet et Frank Verucruyssen, tg STAN, texte Ingmar Bergman, jusqu'au 14 novembre au théâtre de la Bastille, Paris XI^e, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris



Gamblin prend feu

APRÈS LA RÉPÉTITION, D'APRÈS INGMAR BERGMAN. THÉÂTRE DE LA BASTILLE, PARIS-11^e, 01-43-57-42-14, 18 HEURES OU 19H30. JUSQU'AU 14 NOVEMBRE.

Après la répétition, d'après Ingmar Bergman. Théâtre de la Bastille, Paris-11^e, 01-43-57-42-14, 18 heures ou 19h30. Jusqu'au 14 novembre. **★★★★** Ce n'est pas la première fois que le film de Bergman (1984) est transporté sur scène. La version de Nicolas Lioutard, il y a un an et demi, était très touchante. Celle du collectif flamand tg Stan ne parle pas moins au cœur. Précision importante, le spectacle est

Dans la nuit des Comores

APRÈS LA RÉPÉTITION, D'APRÈS INGMAR BERGMAN. THÉÂTRE DE LA BASTILLE, PARIS-11^e, 01-43-57-42-14, 18 HEURES OU 19H30. JUSQU'AU 14 NOVEMBRE.

Après la répétition, d'après Ingmar Bergman. Théâtre de la Bastille, Paris-11^e, 01-43-57-42-14, 18 heures ou 19h30. Jusqu'au 14 novembre. **★★★★** Ce n'est pas la première fois que le film de Bergman (1984) est transporté sur scène. La version de Nicolas Lioutard, il y a un an et demi, était très touchante. Celle du collectif flamand tg Stan ne parle pas moins au cœur. Précision importante, le spectacle est

Un humour de Bergman

APRÈS LA RÉPÉTITION, D'APRÈS INGMAR BERGMAN. THÉÂTRE DE LA BASTILLE, PARIS-11^e, 01-43-57-42-14, 18 HEURES OU 19H30. JUSQU'AU 14 NOVEMBRE.



Après la répétition, d'après Ingmar Bergman. Théâtre de la Bastille, Paris-11^e, 01-43-57-42-14, 18 heures ou 19h30. Jusqu'au 14 novembre. **★★★★** Ce n'est pas la première fois que le film de Bergman (1984) est transporté sur scène. La version de Nicolas Lioutard, il y a un an et demi, était très touchante. Celle du collectif flamand tg Stan ne parle pas moins au cœur. Précision importante, le spectacle est

THÉÂTRE

Un humour de Bergman

APRÈS LA RÉPÉTITION, D'APRÈS INGMAR BERGMAN. THÉÂTRE DE LA BASTILLE, PARIS-11^e, 01-43-57-42-14, 18 HEURES OU 19H30. JUSQU'AU 14 NOVEMBRE.



★★★★ Ce n'est pas la première fois que le film de Bergman (1984) est transporté sur scène. La version de Nicolas Lioutard, il y a un

an et demi, était très touchante. Celle du collectif flamand tg Stan ne parle pas moins au cœur. Précision importante, le spectacle est

joué en français par Frank Ver-
cruyssen et Georgia Scalliet (étant
sociétaire de la Comédie-Fran-
çaise, elle y a peu de mérite). Pas
de metteur en scène, c'est la charte
de tg Stan, l'acteur est maître à
bord. Ce qui n'interdit pas d'écouter
les conseils des camarades. Cette
méthode entraîne parfois à des
numéros de cabotinage mais elle
donne ici d'excellents résultats.
Jamais Frank Verduyssen n'a
autant fait preuve de simplicité et
d'humanité, jamais Georgia Scal-
liet (*photo*) n'a été aussi ensorce-
lante. La partie qu'elle mène n'est
pas facile. Elle joue à la fois Anna
et Raquel, sa mère disparue

depuis longtemps. Imaginez le
trouble d'Henrik, le metteur en
scène, quand vingt-trois ans après
Raquel, Anna, qui tient le même
rôle que sa mère dans « le Songe »
de Strindberg, s'offre à lui à son
tour. Parlant de relations « profes-
sionnelles donc sentimentales »,
Bergman semble considérer l'atti-
rance réciproque de l'actrice et du
metteur en scène comme une fatalité.
Mais est-ce une raison pour y
céder ? Outre son émotion et son
naturel, cette version d'« Après
la répétition » a pour mérite de
dégager un aspect sous-estimé de
Bergman : son humour. **J. N.**

persée

 recherche de nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits
 Éditions Persée
 27 rue de Bassano 75008 Paris
 tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persée.fr

APRES LA REPETITION – Ingmar Bergman – TG Stan – Théâtre de la Bastille

8 NOVEMBRE 2018 / VEROBENO



Grâce cristalline

« Au théâtre, une représentation est évidente si ces trois éléments sont présents : la parole, le comédien, le spectateur. On a besoin de ça et c'est tout, on n'a besoin de rien d'autre pour que le miracle se produise ». Le miracle se produira tous les soirs au théâtre de la Bastille : cette phrase, c'est le metteur en scène Henri Vogler qui la prononce, dans une adaptation du film éponyme d'Ingmar Bergman. Sous l'égide du TG Stan Frank Verduyssen et Georgia Scaliott

s'emparent de ce huis clos amical-amoureux entre un metteur en scène et sa comédienne. Anna a 23 ans, un talent déjà avéré et la provocation insolente. Il est metteur en scène reconnu et admiré, pourrait être son père et a follement aimé Raquel, la mère d'Anna, qu'il dirigeait il y a plus de 20 ans. Elle va jouer dans sa prochaine pièce, *Le songe*, et reprend là le rôle que Raquel, a interprété, jadis. Ils échangent, parlent, devisent : théâtre, direction, jeu... Et puis subitement Anna se transforme en Raquel et transporte la scène 23 ans en arrière. L'actrice arrive en répétition, ivre, provocante, narquoise, sensuelle.... Et puis nous reviendrons dans le présent-futur, cet *après* où Henri et Anna continuent de deviser, jouant à ce couple qu'ils ne sont pas, qu'ils pourraient être, à moins qu'ils ne l'aient toujours été...

Évidence et authenticité

Que dire sur *Après la répétition* si ce n'est que, comme Ingmar Bergman le dit, on n'a besoin de rien d'autre que la parole, le comédien et le spectateur pour que le miracle se produise ? Un miracle qui se produit, encore, par la seule grâce de ses comédiens, miraculeux de naturel, miraculeux de simplicité, miraculeux de spontanéité. Frank Verduyssen dit que, avec le TG Stan, seul un travail à la table est réalisé et qu'ensuite les comédiens se lancent, sans filet, dans un jeu dépouillé au seul service du texte. C'est là que le miracle se produit : avec une grâce innée et sans artifice, avec une fluidité à la fois légère et grave, ils offrent aux spectateurs un spectacle d'une magnifique intensité. Georgia Scalliett est bouleversante : troublée et troublante, fragile et ardente, la sociétaire du Français propose ici un jeu confondant de naturel, dénué de tout artifice et riche de l'essentiel. Frank Verduyssen, solide, fiable, rassurant, est, lui, le roc, la solidité, le Pygmalion à la fois rassurant et fasciné. Tous deux semblent jouer sur un fil ténu mais solide, tous donnent l'impression d'être, d'être seulement Henri et Anna, Henri et Raquel, Henri et Anna. Ils dégagent une évidence, une authenticité qui semblent, paradoxalement, absolues et fragiles à la fois. Fragiles comme ces trois personnages ambigus et troublants, absolues comme cet engagement et ce don dont ils font preuve.

Cette représentation sans répétition dégage une évidence pure et une pureté évidente : celle d'avoir assisté, pendant une heure quinze, à un moment de grâce cristalline.

Après la répétition, d'après Ingmar Bergman

*De et avec Georgia Scalliett, Frank Verduyssen, TG Stan
Festival d'Automne à Paris*

CULTURE

Les mots et les maux de l'amour

Par Jack Dion

Publié le 09/11/2018 à 17:11

Au Théâtre de la Bastille, Georgia Scalliet et Franck Vercruyssen proposent « Après la répétition », d'après l'œuvre de Bergman. Au Théâtre du Lucernaire, le duo Ariane Ascaride/Didier Bezace interprète « Il y aura la jeunesse d'aimer », une lecture de textes de Louis Aragon et Elsa Triolet.

Comme toujours avec le collectif flamand tg Stan, le décor est a minima : un drap blanc en fond de scène, un portant de vêtements, une table de travail, deux chaises, un canapé. Pas besoin de plus dès lors que l'on a opté pour le théâtre à l'os, où tout repose sur les acteurs, leur puissance, leur interprétation, leur capacité à porter des émotions.

Cette fois, ils sont deux. Franck Vercruyssen, l'un des animateurs de tg Stan, un vieux de la vieille qui a son rond de serviette au théâtre de la Bastille. Il est accompagnée de Georgia Scalliet, transférée de la Comédie Française pour la circonstance, afin d'interpréter cette adaptation d'*Après la répétition* de Bergman.

Franck Verduyssen campe Henrik Vogler, un célèbre metteur en scène qui entend (re)monter « Le songe » de Strindberg, ce qu'il avait fait dans son jeune temps avec une fameuse actrice, Raquel, dont il a été amoureux, et qui est décédée. Pour ce remake, Henrik Vogler a fait appel à Anna, qui n'est autre que la propre fille de Raquel, âgée de vingt trois ans, comme sa mère lorsqu'elle a charmé le metteur en scène.

On voit de suite le degré de perversité qui sied à ce choix. Il va infuser tout au long du spectacle où Vogler et Anna vont jouer au jeu du chat et de la souris, avec inversion des rôles au passage, jusqu'à un final éblouissant.

Anna débarque sur scène comme une sirène sur une plage. Jeune, belle, avec la grâce d'une ballerine, elle est face à un homme qui a connu sa mère qu'elle a détesté. Entre eux s'installe un climat pesant fait de non-dits, d'allusions, d'équivoques. Elle s'étonne d'avoir à interpréter un rôle naguère endossé par sa génitrice, tandis que lui tourne autour d'elle comme un monstre sacré autour de sa proie. Puis, la jeune fille se métamorphose. Elle enfile un imper, se vide une bouteille d'eau sur la tête et devient Raquel, une femme ivre d'alcool et d'amour, une femme qui drague Vogler, une femme sur le fil du rasoir.

On assistera enfin au retour d'Anna, au come back de la jeune fille du début venue rencontrer ce metteur en scène meurtri pour lequel elle éprouve à la fois de l'attraction et de la répulsion, du respect et de la crainte. Ensemble, ils échangent des considérations de bon aloi sur le théâtre, la scène, le rôle de l'acteur.

A l'issue du spectacle, on pense à cette phrase de Vsevolod Meyerhold: « On devrait entrer dans un théâtre comme dans un palais des merveilles ».

Franck Verduyssen fait montre de la maîtrise qu'on lui connaît. Il a une manière très particulière de cultiver l'ambiguïté, de surfer sur les mots, de pimenter les considérations les plus graves d'une dose d'humour qui rendent la chose indescriptible d'ambivalence.

Quant à Georgia Scalliet, capable de changer de peau comme on change de tailleur, elle est stupéfiante de talent. On a beau l'avoir souvent appréciée à la Comédie Française, on la découvre comme on ne l'avait jamais vue.

Au Lucernaire, ce sont deux autres acteurs confirmés que l'on découvre avec plaisir : Ariane Ascaride et Didier Bezace, dans *Il y aura la jeunesse d'aimer*, une lecture spectacle de textes de Louis Aragon et Elsa Triolet.

Tous deux assis sur des tabourets, un micro posé devant chacun d'eux, le duo Ascaride/Bezace nous emmène dans l'univers si particulier de cet autre duo littéraire et amoureux que furent les deux écrivains susnommés, l'un reconnu, l'autre méconnue quand bien même accrocha-t-elle un prix Goncourt à son palmarès. C'est qu'il n'est pas toujours facile de partager la vie (littéraire et politique) d'un monument vivant.

Mais tout ça n'est qu'anecdote relatée par Elsa dans une lettre posthume où elle évoque son immense solitude, au point d'écrire que même si elle mourrait, c'est de lui qu'on parlerait. L'essentiel reste l'immense capacité créatrice de ces deux amoureux des lettres qui se renvoient la balle de la création via les extraits de leurs œuvres croisées.

Ariane Ascaride et Didier Bezace sont merveilleux de connivence et de brio dans ce dialogue d'un soir bercé d'une douce musique qui fait danser les mots. On reconnaît des vers mis en musique, on retrouve des passages entrés dans la légende, on découvre des extraits ignorés, on brûle d'envie de se replonger dans des œuvres bénies par les Dieux de la création.

* *Après la répétition*, d'après l'œuvre d'Igmar Bergman, de et avec Georgia Scalliet et Franck Verduyssen. Théâtre de la Bastille jusqu'au 14 novembre.

* *Il y aura la jeunesse d'aimer*. Lecture de textes de Louis Aragon et Elsa Triolet. Mise en scène Didier Bezace. Avec Ariane Ascaride et Didier Bezace. Théâtre du Lucernaire jusqu'au 2 décembre.



■ Après la répétition

novembre 12th, 2018

Et si le syndrome de l'usure corrodait ceux qui semblaient le moins lui donner prise ? Distanciation, dépouillement, improvisation... *Orfèvres en la matière*, les Flamands du collectif **tg STAN** ne ressortent pas tout à fait indemnes du centenaire de la naissance d'**Ingmar Bergman** décliné à travers trois spectacles depuis septembre au Théâtre de la Bastille.

Passons rapidement sur *L'Atelier*, cet impromptu aussi fascinant que saugrenu. Sur scène, trois zigotos ne décrochant pas un mot (**Damiaan De Schrijver**, co-fondateur de tg Stan, **Matthias de Koning** et **Peter Van den Eede**, émissaires de deux collectifs voisins) s'efforcent, justement, de « faire scène » avant même de faire théâtre. Leurs mines impassibles surmontent dans un bric-à-brac de planches et de caissons, tel un vaisseau fantôme où divers ustensiles feraient office de spectres. Le lien avec le réalisateur de *Persona* n'est pas évident, ou alors ce serait un **Bergman** dadaïste, penchant pour le moins méconnu de l'austère Suédois, sauf pour de facétieux Flamands.

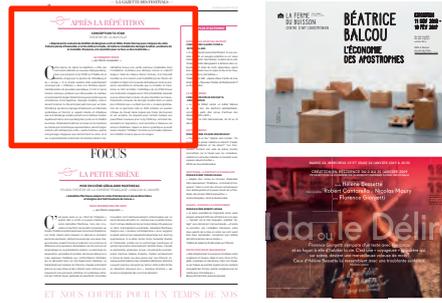


Terrain plus familier avec *Infidèles* qui insère des extraits de l'autobiographie de **Bergman** dans un scénario porté à l'écran par l'une de ses muses, l'actrice et réalisatrice **Luv Ulmann**. Paradoxalement, c'est dans l'ultra-classicisme de ce qui nous est raconté -une comédienne écartelée entre son mari chef d'orchestre et son amant cinéaste- que le collectif instille au mieux son savoir-faire et sa capacité à émouvoir. Les comédiens « abordent » au sens littéral du terme leurs personnages, le jeu de rôles se mêle à l'intime, *Bitches Brew* de **Miles Davis** voisine avec des opus d'**Arthur Rubinstein** et une nouvelle venue, **Ruth Becquart**, apporte à la troupe un salutaire souffle d'air frais.

La troisième proposition, *Après la répétition* (que **Bergman** avait tourné pour la télévision), fonctionne aussi sur une greffe extérieure: **Georgia Scallet**, jeune sociétaire de la Comédie Française, donne la réplique à **Frank Verduyssen** qui, comme dans *Infidèles*, campe un metteur en scène -de théâtre, cette fois-ci. Son personnage de mentor mature retenant ses coups comme sa libido, on a hélas l'impression de le connaître par cœur. Même automatisme dans le jeu du comédien avec ses poses d'ours mal léché et sa manière de faire semblant de trébucher sur une phrase. Oxymore cruel pour **tg STAN**, on peut parfois cabotiner dans la désincarnation.

Il y a elle, heureusement. Lumineuse et incandescente, fatale et innocente, toute en intériorité façon feu d'artifice, aussi prodigieuse en jeune interprète brut de décoffrage que dans la peau de sa mère également comédienne mais passablement plus abîmée. Une pure *Georgia On My Mind*, cette **Georgia Scallet** ! De quoi rendre provisoire, on l'espère, le coup de fatigue de nos Flamands préférés.

Après la répétition, **tg STAN**, Théâtre de la Bastille, à Paris, jusqu'au 14 novembre.



Festival d'Automne

APRÈS LA RÉPÉTITION

CONCEPTION TG STAN

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

« Reprenant le scénario du téléfilm de Bergman sorti en 1984, Frank Verduyssen s'empare de cette histoire pleine d'humanité, à la fois drôle et cruelle, et invite la comédienne Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française, à le rejoindre pour ce face-à-face inattendu. »

LE SONGE ET NOUS

— par Pierre Lesquelen —

Cette reprise d'« Après la répétition » offre une conclusion délicate au nouveau triptyque Bergman que propose le tg STAN au Théâtre de la Bastille, irrigué par le spectre de Strindberg et du « Songe ». Si le drame suédois était explicitement convoqué par « Infidèles », dans une fantaisie expérimentale pleine de poussière parodique, il n'est ici qu'un horizon scénique, prétexte aux retrouvailles du metteur en scène Henrik Vogler (Frank Verduyssen) et de la jeune comédienne Anna Egerman (Georgia Scalliet), celle-ci devant incarner le rôle principal jadis tenu par sa mère. Strindberg ajoute à ce lignage tchekhovien un intertexte symbolique et fécond, le regard céleste et initiatique que le dramaturge suédois posait sur le malheur humain rejaillissant dans celui que Bergman porte sur le théâtre lui-même. Prétendant maîtriser la fureur et les mystères du monde par la technique représentative, Henrik Vogler est bien vite rattrapé par cette « vieille machine » pleine d'engrenages tragiques que déclenchent la scène et la vie. Le pirandellisme écrémé de cet énième scénario mé-

tathéâtral trouve une vérité scénique inoubliable dans l'installation sommaire que fabrique encore le collectif belge à l'aide de rideaux blancs froissés, d'un bracelet invisible ou d'un trench-coat humidifié par de l'Evian. En rendant à l'objet et à la parole dramatiques toute la présence essentielle et sensuelle que la comédie et l'existence ne font qu'imiter, l'esthétique du tg STAN trouve une motivation inégalée dans l'infra-théâtralité naturelle que lui retransmet ce texte. En plus d'exhiber les travestissements virtuoses de Georgia Scalliet dans un cadre plus intimiste que « La Nuit des rois », la reprogrammation de ce spectacle créé en 2013 entraîne un examen critique du travail mené depuis par Frank Verduyssen et ses acolytes. Ce requiem pour l'artiste marque une parenthèse heureuse pour le tg STAN qui, remisant distanciation et digressions, met lui-même à l'épreuve ses amours théâtrales, répare la dérive systémique qu'avait laissé craindre "Infidèles" et retrouve le trouble sulfureux d'un théâtre incarné, pauvre et songeur.